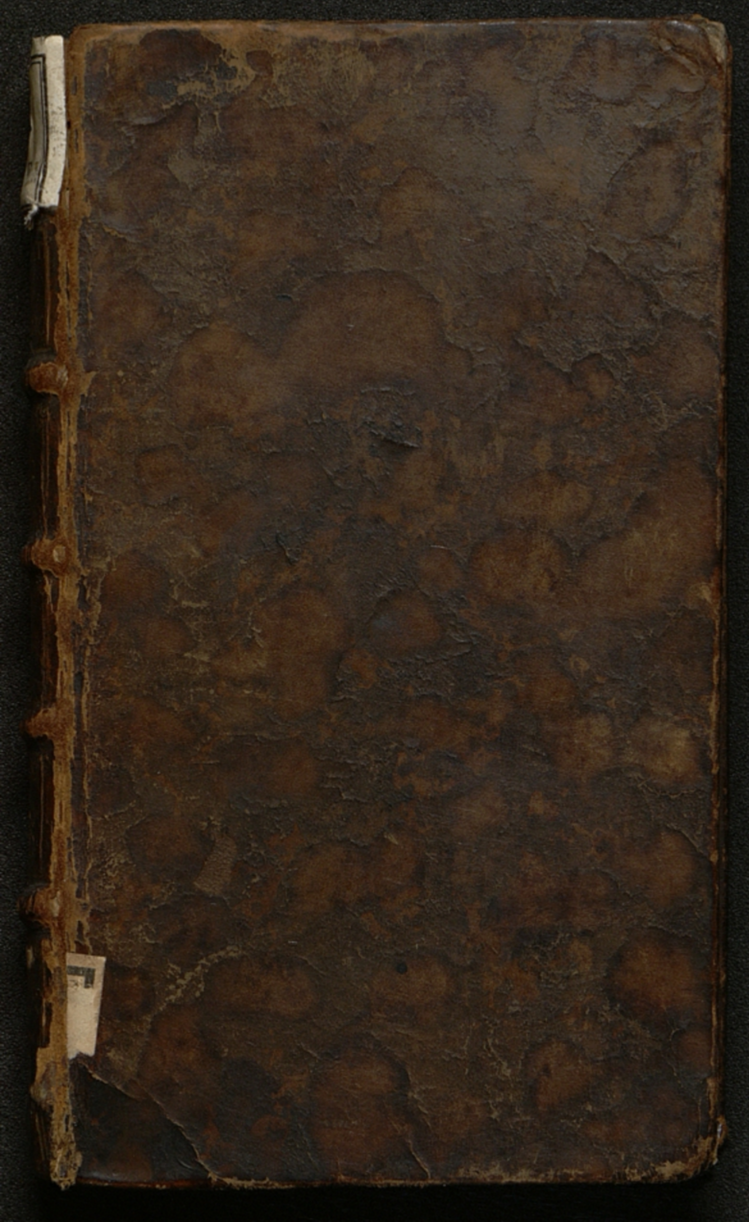


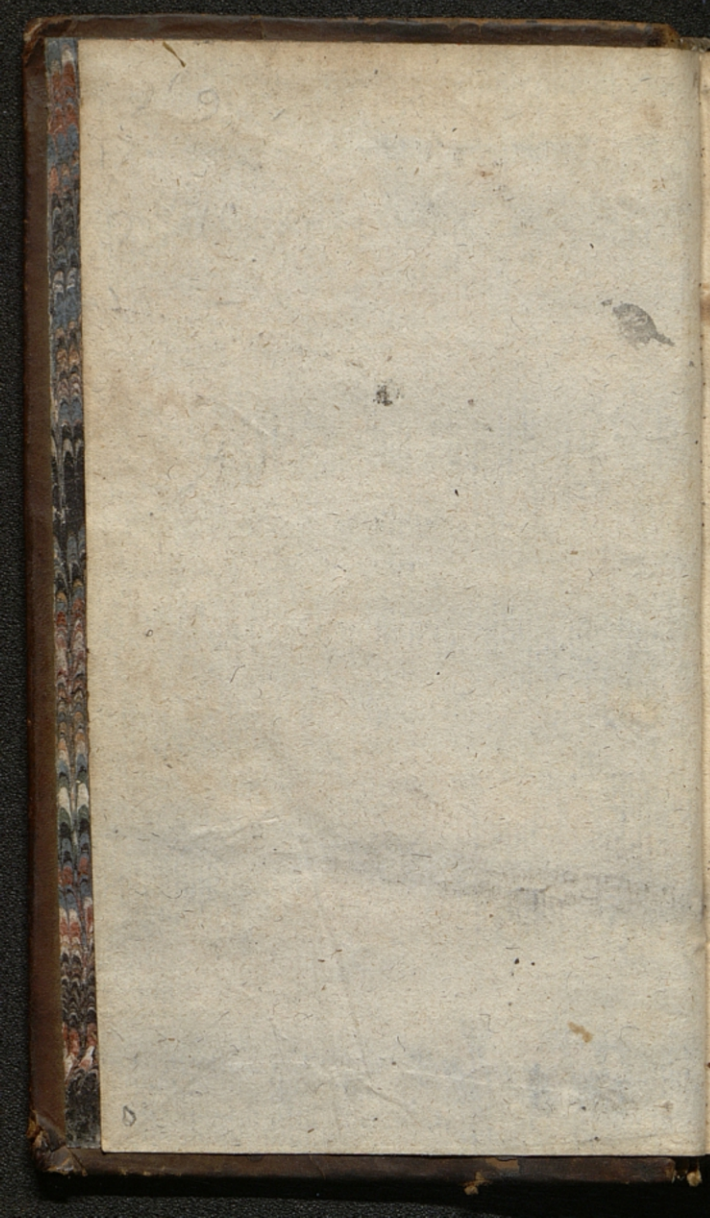
△ 2/7
4.112
RELAT
DES
AMANS
TO II

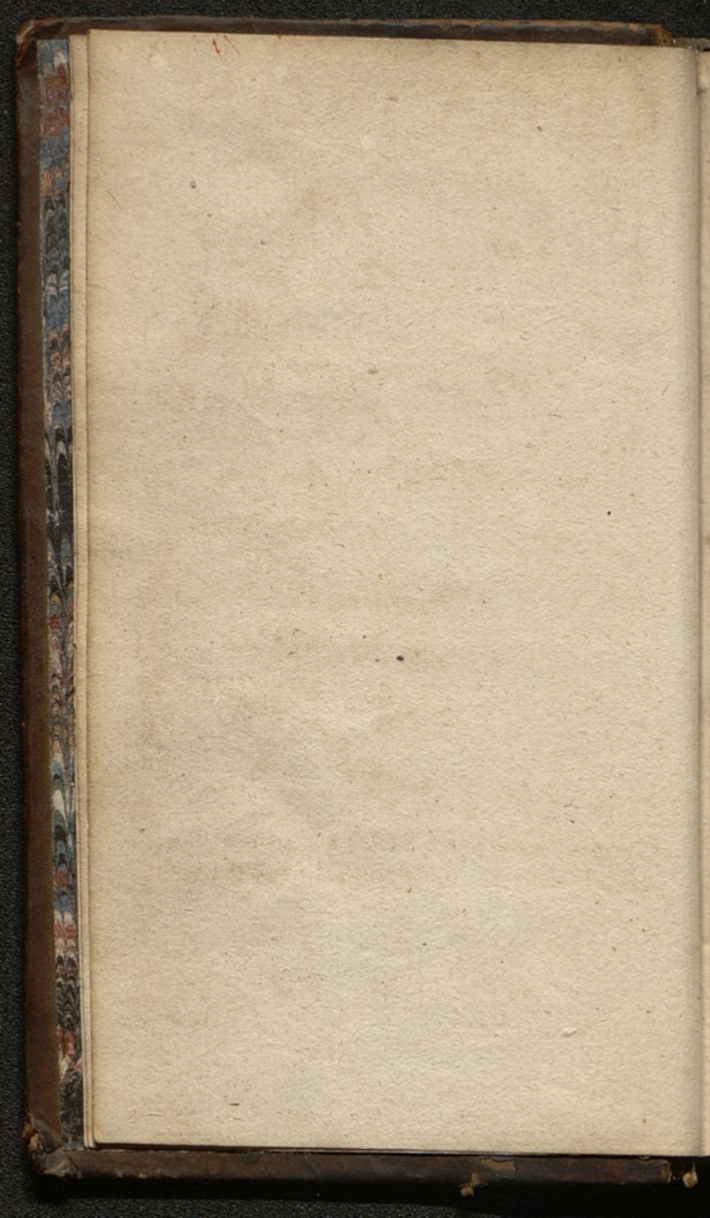












RELATION
DE LA RIVIERE
DES AMAZONES

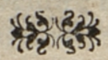
TRADUITE

Par feu Mr de Gomberville de l'Academie Françoise.

Sur l'Original Espagnol du P. Christophle d'Acuña Jesuite.

Avec une Dissertation sur la Riviere des Amazones pour servir de Preface.

TOME II.



A PARIS,

Chez la Veuve LOUIS BILLAINE, au second Pillier de la grand'Sale du Palais, au grand Cesar

M. DC. LXXXII.

Avec Privilege du Roy.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege de sa Majesté, donné à S. Germain en Laye le sixiéme Juin 1681, signé D'ALENCÉ, & scellé du grand Sceau de cire jaune. Il est permis à Claude Barbin Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer un Livre intitulé *Les Voyages de la Riviere des Amazones & Texeira*, pendant le temps de six années, avec deffense à tous autres de l'imprimer, vendre ny debirer sans le consentement de l'Exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de trois mil livres d'amande, de confiscation des Exemplaires con-

trefaits, de tous dépens dommages & interests, ainsi qu'il est contenu plus au long contenu dans ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris. Signé ANGOT, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le quinze Juillet 1682.



RELATION DE LA GRANDE RIVIERE DES AMAZONES dans le nouveau Monde.

Contenant toutes les particularitez du Voyage que le Pere Chriſtophe d'Acugna de la Compagnie de JESUS fit en l'année 1639, par le commandement du Roy d'Eſpagne Philippes IV.

tirée de l'Eſpagnol du meſme Pere d'Acugna, & augmentée de pluſieurs Relations qui donnent de l'éclairciſſement à la ſienne.

CHAPITRE I.

En quel Païs eſt la Riviere des Amazones, ſa reputation, & les premieres connoiſſances qui en furent données aux Eſpagnols.



ES Eſpagnols ne furent pas plûtoſt les maîtres de cette partie de l'Amerique qu'on ap-

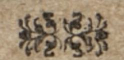
pelle aujourd huy le Perou, qu'ils desirerent ardemment de pouvoir découvrir la grande Riviere des Amazones, que quelques Geographes ont nommée par une erreur commune la Riviere de Maragnon. Ils étoient attirez à cette recherche non seulement par le recit qu'on leur faisoit de la fertilité des terres & de la richesse des peuples qui sont le long de cette fameuse Riviere, mais aussi parce qu'ils s'estoient persuadez par des raisonnemens assez justes, qu'elle prenoit son cours de l'Occident à l'Orient & que recevant toutes les Rivieres qui descendent des montagnes du Pe-

rou, elle eſtoit comme un canal par lequel on pouvoit paſſer de la mer du Sud à celle du Nord. Sur ces conjectures quelques particuliers s'engagerent à la recherche de ce Fleuve, mais ils la firent vainement; d'autres tenterent la meſme choſe & n'y reüſſirent pas mieux. Enfin l'année mil cinq cens trente-neuf Gonzalles Pizarre ayant eſté fait Gouverneur de la Province de Quito par le Marquis François Pizarre ſon frere Gouverneur du Perou, il ſe mit en équipage pour aller à ſon Gouvernement, & de là paſſer à la conqueſte d'un Païs que les habitans appelloient le païs de la Ca-

nelle. Il mit ſur pied deux cens fantaſſins & cent cavaliers à ſes dépens, & de ſes aſſociez, & y fit dépenſe de plus de cinquante mil Caſtillans d'or. Eſtant arrivé à Quito il fit faire les proviſions neceſſaires pour ſon voyage, prit grand nombre d'Indiens de ſervice pour porter le bagage, & partit les derniers jours du mois de Decembre de l'année mil cinq cens trente-neuf avec quatre cens Eſpagnols, & quatre mil Indiens : il fit auſſi mener pour la nourriture de ſes gens, quatre mil moutons, vaches, & cochons, & ayant pris ſon chemin droit au Nord il entra dans le païs

Le Caſtillan vaut quatorze Reales & ſeize deniers, Trois livres dix ſols de nôtre Monnoye.

des Quixos où finiſſoient les conqueſtes des Yncas du Perou. Cette Province a quarante lieuës de long & vingt de large, & étoit habitée par un peuple qui n'avoit point l'uſage de ſe loger enſemble par villages ou bourgades comme ceux du Perou; mais qui vivoit écarté l'un de l'autre & comme répandu dans le Païs.



CHAPITRE II.

La Route que prit Gonzalles Pizarre en sortant de Quito, & les difficultez qu'il rencontra dans son Voyage.

LA marche de nos Conquérans fut retardée non seulement par les efforts des gens du Païs qui leur en voulurent disputer l'entrée, mais encore par les pluyes continuelles; & par des tremblemens de terre si violents que plusieurs maisons en furent renversées, des abysmes s'ou-

vrirent devant eux avec des tempeſtes & des tonnerres ſi effroyables, que tout autre que Gonzalles Pizarre auroit abandonné une entrepriſe à laquelle il ſembloit que le Ciel & la Terre s'oppoſoient. Nos Avanturiers ne laiſſerent pas de marcher malgré un ſi mauvais temps, & traverſerent la Province des Quixos juſqu'au pied de certaines hautes montagnes toutes couvertes de neiges, qui font une partie de celles qui ſont nommées par les Eſpagnols les Cordelieres, & qui bornent la Province des Quixos du coſté du Nord. Bien que les pluyes ne finiſſent point, ils reſolurent

neanmoins de paſſer la mon-
tagne ; ils n'étoient pas en-
core bien avancez quand la
pluye ſe changea en une nei-
ge ſi épaiſſe & ſi froide que
pluſieurs des Indiens en mou-
rurent. Les Eſpagnols au-
roient peut-eſtre couru tous
la meſme fortune s'ils euſſent
continué leur marche com-
me ils l'avoient commancée,
ils jugerent bien que la dili-
gence ſeule eſtoit capable de
les ſauver de la rigueur du
froid. Pour cet effet ils aban-
donnerent ces grands trou-
peaux qu'ils avoient avec
eux, & ſe déchargerent meſ-
me du reſte de leurs vivres,
& de leur bagage, jugeant
bien qu'ils en trouveroient

aſſez de l'autre côté des montagnes. Quand ils les eurent traverſées ils entrerent dans une vallée qui eſtoit nommée de Zumaque. Elle eſt à cent lieuës de Quito, au rapport des bons Geographes, ils y trouverent abondance de vivres & de rafraîchiſſemens; & y demeurerent deux mois pour connoiſtre le païs, & voir s'il n'y avoit rien à faire. Mais ces lieux ne contentant point les grandes eſperances qu'ils avoient conceu de leur voyage, Pizarre partit de Zumaque avec ſoixante bons ſoldats pour découvrir le païs de la Cannelle; en pourſuivant la route qu'il avoit priſe du côté du Nord, il trouva

le chemin ſi rude & ſi montagneux qu'il fut contraint de changer de chemin ; il tourna droit à l'Orient, & aprés avoir cheminé quelques jours il entra dans ce païs fameux qui eſtoit appellé de la Cannelle par les habitans, à cauſe de certains arbres grands comme des oliviers qui eſtoient nommez ainſi dans le païs.



CHAPITRE III.

Les Païs que Gonzalles Pizarre découvrit, qui ſont prés de la Riviere des Amazones.

HERRERA Hiſtorien Eſpagnol dit que Pizarre exerça les dernieres cruautez contre les habitans de ces quartiers, juſqu'à faire manger des hommes tous en vie à ſes chiens. Cela mit tout le pays en armes contre luy, il fut obligé de camper comme en pays ennemy; & peut s'en falut que toutes ſes

cruautez, & le desespoir qu'il avoit de ne pouvoir trouver ce qu'il cherchoit, ne fussent arrestées tout d'un coup. Il estoit campé sur le bord d'une riviere, qui crût telllement pendant une nuit, que sans les sentinelles qui s'apperceurent que l'eau les gagnoit, ils auroient tous esté noyez. Ils se sauverent bien vîte vers les cabanes des Sauvages, & Pizarre resolut de retourner à Zumaque, ne sçachant où aller: Il sortit de-là avec tout son monde, & aprés quatre lieuës de marche, il rencontra un gros village nommé Ampua, où commandoit un Caciquei, & un grand nombre d'hab-

tans, qui tous les armes à la main attendoient leur enne-my. Pizarre trouva un autre & bien plus grand obſtacle à ſon retour, que ce Cacique & toutes ſes troupes; c'étoit une Riviere ſi groſſe & ſi profon-de, qu'il n'y avoit pas lieu de ſe hazarder à la paſſer à na-ge. Il ne trouva point de meil-leur expedient, que de faire tréves avec ces Habitans, & de leur demander des Ca-noos, qui ſont des nacelles pour paſſer cette Riviere. Le Cacique receut fort honnê-tement cette propoſition, leur en offrit & leur en donna au-tant qu'ils voulurent, & Pi-zarre le paya de quantité de petites merceries d'Eſpagne,

Ce Cacique bien averty du mauvais traitement que ſes voiſins avoient receu des Eſpagnols, ne ſongea qu'à les éloigner de luy : Et pour ſe tirer du peril qu'il y avoit à arrêter de ſi méchants hoſtes, il leur fit accroire qu'il y avoit de grandes richeſſes parmy les peuples qui habitoient cette Riviere à quelques journées plus bas. Pizarre luy témoigna par ſes actions & par la bouche de ſes guides le gré qu'il luy ſçavoit de ſa courtoiſie ; neanmoins ne voyant aucune apparence de ces richeſſes, il revint à Zumaque fort mal ſatisfait de ſon voyage. Cependant il avoit trop de cœur pour retourner à

Quito comme il en eſtoit party ; il voulut donc entreprendre quelque choſe d'éclatant, & par la découverte de quelque autre Perou, ſe rendre auſſi conſiderable que le Marquis de Pizarre ſon frere aîné. Il s'ouvrit à François Oreillane Gentilhomme de Truxillo en Eſpagne, qui l'étoit venu joindre en la vallée de Zumaque avec cinquante bons hommes de cheval, il trouva ſon deſſein fort appuyé ; & bien que la ſaiſon des pluyes ne fût pas encore paſſée, cela n'empêcha pas qu'il ne ſe mit en chemin, il laiſſa ſa petite armée à Zumaque, & ayant pris cent bons ſoldats & quelques In-

diens

diens pour guides & pour la charge, il marcha droit au Levant.



CHAPITRE IV.

Les premieres nouvelles qui luy furent données de cette fameuſe Riviere, & de la richeſſe des peuples qui habitent les bords.

L'Ignorance ou la malice de ſes guides l'engagea dans un Païs tout de montagnes, de foreſts & de torrents. Il luy falut faire faire des chemins où il n'y en avoit jamais eu; s'ouvrir des paſſages dans les bois à force de bras & de haches; enfin il penetra juſqu'à la Province

de Coca aprés plusieurs jours de marche. Le Cacique de la Province vint au devant de luy & luy offrit tous les rafraîchissemens du païs. Gonzalles se promit beaucoup de ce bon accüeil, & par le moyen de ses guides il entra en conversation avec le Cacique. Il sceut de luy que le païs par où il avoit passé pour venir, tout plein de montagnes, de forests, & de torrents, estoit le seul passage qu'il avoit pû prendre. Qu'il n'y avoit que d'extrêmes difficultez à le traverser; mais que s'il vouloit prendre le party de s'embarquer sur la Riviere qu'il voyoit devant luy, ou la sui-

vre par terre, il devoit s'asſurer qu'il rencontreroit aux bords d'une Riviere beaucoup plus grande que la ſienne des terres abondantes en toutes choſes, & des peuples couverts de plaques d'or. Il n'en falut pas dire davantage à Gonzalles Pizarre pour le porter à tout entreprendre; il envoya deux de ſes guides à Zumaque avec ordre à ſes Officiers de le venir joindre. Ils marcherent auſſi-toſt & ſurmontant toutes les difficultez des chemins, ils arriverent bien fatiguez au Bourg de Coca. Gonzalles Pizarre les laiſſa repoſer quelques jours & enſuite les fit mettre en bataille

devant le Cacique qui en fut épouvanté. Il épuiſa toute ſa Province de vivres pour en faire preſent à Gonzalles; & par cette magnificence le chaſſer honnêtement de chez luy. Son hoſte en avoit encore plus d'impatience que luy, & dés le lendemain ayant fait filer ſes troupes le long de la Riviere, il prit congé du Cacique par une belle épée qu'il luy donna, il fut ſe mettre à la teſte de ſa Cavalerie, & ſuivit agreablement le cours de la Riviere. Le beau chemin ne dura pas long-temps. Il falut traverſer des ruiſſeaux à nage; monter & deſcendre des inégalitez de terrain &

marcher quarante-trois jours ſans trouver aucuns vivres pour ſes troupes, ny guez ny canoos pour paſſer la Riviere.



CHAPITRE V.

La découverte que fit Gonzalles Pizarre de la Riviere de Coca, & comment Oreillane voguant sur cette Riviere de l'ordre de Gonzalles entra dans celle des Amazones.

UNe si longue marche ayant infiniement fatigué nos voyageurs, ils furent arrestez par un spectacle bien surprenant, la Riviere pressée par deux rochers qui étoient

à ſon paſſage à droit & à gauche, diſtans l'un de l'autre de vingt pieds ſeulement; & les eauës ſortant de ce détroit ſe precipiter dans une vallée & faire un ſaut de deux cens braſſes, ce fut là que Gonzalles Pizarre fit faire ce Pont fameux tant vanté par les Hiſtoriens d'Eſpagne ſur lequel il paſſa avec ſes troupes. Mais le chemin ne ſe trouvant pas meilleur de l'autre coſté & les vivres leur devenant plus rares de jour en jour, Gonzalles reſolut de faire faire un Brigantin pour mettre ſur la Riviere les malades, les vivres, les hardes, & cent mil livres d'or qu'ils avoient gagné. La difficulté ne

ne fut pas petite ; mais elle fut ſurmontée par le travail & par la neceſſité, le Brigantin achevé Gonzalles y fit embarquer tout ce qui empeſchoit ſa marche, & en donna le commandement à François Oreillane avec 50. ſoldats, & luy ordonna expreſſement de ne point s'éloigner de luy, & de ſe rendre tous les jours au logement. Il obſerva cet ordre exactement juſqu'à ce que ſon General voyant tout ſon monde fort preſſé de la faim, luy commanda d'aller chercher des vivres & des habitations où ſes gens puſſent ſe rafraîchir. Si-toſt qu'Oreillane eut cet ordre,

il gagna le milieu de la Riviere, & la rapidité de l'eau l'emportant autant qu'il vouloit, il fit plus de cent lieües en trois jours sans voiles ny rames : Il entra avec le courant de Coca dans une autre Riviere bien plus vaste, mais bien moins rapide qu'elle; il la considera tout un jour, & voyant que plus il descendoit, plus la Riviere s'élargissoit; il ne douta plus qu'il ne fust sur cette grande Riviere, qui avoit déja esté tant de fois & si inutilement cherchée. La joye qu'il eut d'une si heureuse fortune le transporta jusqu'à s'oublier soy-mesme; il ne songea plus qu'à joüir

de ſon bonheur, &c.mettant ſous les pieds, devoir, ſerment, fidelité & gratitude, il n'eut plus d'autre but qu'à faire reüſſir l'entrepriſe qu'il meditoit.



CHAPITRE VI.

Oreillane esperant une fortune extraordinaire de la découverte de cette Riviere, en voulut avoir la gloire tout seul, quitta son General & se fit nommer Chef de cette entreprise.

POUR cet effet Oreillane fit entendre à ses compagnons, que le pays où ils estoient arrivez n'estoit point celuy qui luy avoit esté

marqué par ſon General ; qu'il n'y avoit point cette abondance de vivres, que le Cacique luy avoit dit qu'il trouveroit à la jonction des deux rivieres ; qu'il falloit aſſurément voguer plus loin, & chercher ce pays ſi bon & ſi fertile, où ils pourroient charger leurs vaiſſeaux de vivres ; & que de plus ils voyoient tous apparemment qu'il n'y avoit pas lieu de remonter ce fleuve qu'ils avoient deſcendu en trois jours ; & qu'il ne croyoit pas pouvoir remonter cette même route qu'ils avoient tenuë en une année entiere ; qu'il y avoit bien plus de lieu de l'attendre ſur cette Rivie-

re nouvelle, & cependant qu'il falloit aller chercher des provisions. Cachant son dessein, il fit hausser les voiles, & s'abandonnant au vent, à sa fortune, & à sa resolution, il ne songea qu'à suivre la riviere, & la découvrir jusqu'à la Mer: Ses compagnons eurent de l'ombrage de la maniere dont il executoit le dessein qu'il leur avoit proposé. Ils se sentoient obligez de luy dire qu'il outre passoit les ordres de son General, & que dans l'extréme besoin où il estoit de vivres, il falloit aller à luy avec si peu que l'on en pourroit trouver, & qu'il donnoit assez à connoistre

qu'il avoit quelque mauvaiſe pretention, parce qu'il avoit manqué de laiſſer deux Canoos au bord des deux ruiſſeaux qui luy avoient eſté marquez par ſon General, pour luy ſervir à paſſer ſon armée. Ces remontrances lui furent faites principalement par un Religieux Dominicain nommé frere Gaſpard de Carvajal, & par un jeune Gentil-homme de Badajos en Eſpagne apellé Fernand Sanches de Vargas. La cõſideration de ces deux perſonnages fit deux partis dans ce petit vaiſſeau, & les choſes ne ſeroient pas paſſées ſans en venir aux mains de part & d'autre, ſi François d'O-

reillane, opoſant la diſſimulation à la reconnoiſſance, n'eut par de belles proteſtations, & par de fortes promeſſes appaiſé ce deſordre. Par le moyen des amis qu'il avoit dans le vaiſſeau il gagna la plûpart des ſoldats, qui n'eſtoient pas pour luy, & voyant les deux Chefs du party preſque ſeuls, il fit prendre Fernand Sanches de Vargas & le fit mettre à terre, le laiſſant ſeul ſans vivres & ſans armes dans un effroyable deſert, fermé d'un coſté par de hautes montagnes, & de l'autre par la Riviere: Pour le Religieux il eut la prudence de ne le traitter pas ſi mal;

neanmoins il luy fit connoî-
tre par ses paroles qu'il n'eut
pas à penetrer davantage
dans les pretentions de son
Officier à moins que d'en
vouloir recevoir un rigou-
reux châtiment : Cela fait il
continua sa navigation , &
le jour d'aprés voulant con-
noistre s'il pouvoit s'asseurer
de tous ceux qui estoient a-
vec luy pour le succez de ses
resolutions, il leur fit enten-
dre qu'il aspiroit à une bien
plus haute fortune, que cel-
le qui luy pouvoit arriver de
bien servir Gouzalles Pizar-
re ; qu'il ne devoit rien à
Gouzalles Pizarre ; qu'il se
devoit tout à soy-même & à
son Roy ; & que sa fortune

l'ayant mené comme par la main à la plus belle, & à la plus desirée découverte qui se fut jamais faite aux Indes, qui estoit la grande Riviere sur laquelle ils voguoient, qui sortant du Perou, & coulant d'Occident en Orient, estoit le plus beau canal du nouveau monde, pour passer de la Mer du Nord à celle du Sud; qu'il ne pouvoit sans les trahir tous, sans leur ravir les fruits de leur voyage & de leur diligence faire part à d'autres d'un bien que le Ciel n'avoit reservé que pour eux. Que pour luy son dessein estoit d'aller en Espagne demander à sa Majesté Catholique le

Gouvernement de ce grand pays, qui regne le long de cette belle Riviere; qu'il leur promettoit à tous des Gouvernemens de Places, de Villes, & autres recompenſes proportionnées à leur valeur & à leur generoſité; qu'ils le ſuiviſſent ſeulement, qu'ils le connoiſſoient bien; qu'il eſtoit bien capable du poſte qu'il alloit demander à ſon Roy, & qui luy eſtoit aſſurément deu comme à celuy qui avoit découvert le pays. Que pour le ſerment qu'il avoit fait à Pizarre, il s'en dégageoit; qu'il ne vouloit plus eſtre commandé de luy; qu'il renonçoit au pouvoir qu'il en avoit receu, &

ne vouloit plus d'autre autorité, ny d'autre commandement que celuy qu'il leur demandoit, & qu'ils luy donneroient en le nommant Chef de par le Roy leur Maître, de la découverte de cette grande Riviere.



CHAPITRE VII.

Oreillane donna son nom à cette Riviere, & comment ce nom qu'il luy avoit donné fut changé par une fable qu'il composa luy-même pour rendre sa découverte plus fameuse.

SA Harangue fut suivie d'un consentement general de le faire Chef de son entreprise. Il commença par donner son nom à cette grande Riviere, & non content de

connoître le cours de cette fameuſe Riviere, il voulut découvrir le pays. Il mit pied à terre pour avoir des vivres, & connoître des Habitans: Mais il trouva des gens qui ſçavoient défendre leur pain, & eut pluſieurs combats avec les naturels du pays, qui luy montrerent qu'ils avoient du cœur; & même ces Peuples étoient ſi courageux & animez pour la deffenſe de leurs terres, que les femmes ſe mêloient parmy les hommes & les ſecondoient admirablement dans les combats, ſoit à tirer leurs fléches, ſoit à faire ferme avec eux. C'eſt ce qui donna ſujet à Oreillane, pour rendre ſa décou-

verte plus conſiderable & plus glorieuſe, de dire qu'il eſtoit entré dans un pays de grande étenduë le long de cette Riviere, qui eſtoit gouvernée par des Amazones, ou femmes qui n'avoient point de maris, qui exterminoient tous leurs mâles, & ſe rendoient en corps d'armée aux frontieres de leurs voiſins en certain tems de l'année pour y choiſir des amants, & empeſcher la fin d'une Nation ſi extraordinaire: Et c'eſt ce qui a fait que depuis cette riviere qu'il nomma de ſon nom, fut depuis nommée la Riviere des Amazones. Cependant Oreillane pourſuivit ſa route avec bien du ſuccez,

plus il avançoit, & plus toutes choses s'accordoient à faire reüssir sa desobeïssance. Il trouva en descendant d'autres Peuples bien moins guerriers, ou moins sauvages que les precedans : Ils le receurent avec grande courtoisie, & admirant tout ce qu'ils faisoient, & tout ce qu'ils avoient, soit les habillemens, soit la personne, leurs armes, leur vaisseau, & tout le reste ; ils les considererent comme des hommes extraordinaires, ils voulurent faire un traité d'amitié avec eux, & leur donnerent tout autant de vivres qu'ils en purent souhaiter.

CHAPITRE VIII.

Oreillane ſortit de cette Riviere par un bràs qui ſe va rendre dans la Mer, proche d'un Cap qu'on appelle aujourd'huy le Cap du Nord. Son voyage en Eſpagne pour demander au Roy la Conqueſte & le Gouvernement. Son retour malheureux; & ſa fin digne de ſon infidelité.

OREILLANE ſe trouvant dans un poſte ſi favorable pour ſes deſſeins s'y arréta

quelque temps, y fit faire un autre Brigantin plus grand que le premier, à cause qu'ils y estoient trop pressez. Il demeura tout le temps qu'il falloit pour bien reconnoître ce pays, & ayant dit adieu à des hôtes si humains, il fit hausser les voiles. Aprés quelques jours de navigation, il vint heureusement aux endroits où cette Riviere entre dans la Mer, il y entra avec elle; & marquant les lieux qu'il luy estoit necessaire d'observer pour le retour, il cottoya un Cap qu'on appelle aujourd'huy le Cap de Nord, qui est à deux cens lieües de l'Isle de la Trinité,

& vogua droit à cette Isle. Oreillane achetta là un vaisseau dans lequel il passa en Espagne, & fut trouver l'Empereur Charles Quint à Vailladolid. Il le trompa si agreablement par le recit de ses avantures, & par la grandeur de ses promesses, qu'il en obtint trois vaisseaux pour retourner d'où il venoit, y bâtir des Forts, faire des habitations aux endroits qu'il trouveroit les plus commodes, & prendre possession du pays au nom de ce Prince. Ses expeditions furent bien tost données, mais l'execution en fut bien lente. Oreillane fut plus de sept ans à la Cour

d'Eſpagne ſans pouvoir ſe mettre en eſtat de partir. Sur la fin de mil cinq cens quarante neuf il s'embarqua avec tout ſon monde; mais il n'eſtoit qu'à la hauteur des Canaries, quand un mal contagieux paſſant d'un de ſes vaiſſeaux dans les autres, tua une partie de ſes ſoldats, une autre partie en fut emportée peu de temps aprés, quoy qu'il ne fût encore qu'au Cap Verd, & qu'on luy conſeillât de retourner en Eſpagne. Il eut aſſez de temerité pour continuer ſa route, & pour ſe promettre qu'il verroit encore la Riviere des Amazones: Il la vit en effet, & vint avec ſes vaiſ-

ſeaux juſqu'à ſon embouchеure ; mais voyant que les hommes luy manquoient, il fit paſſer ſur le ſien tout ce qui en reſtoit, & abandonna les deux autres. Le nombre en diminuant de jour en jour, il ne ſe reſerva qu'une grande barque de deux qu'il avoit fait bâtir dans une Iſle où il s'eſtoit arreſté, & tenta pluſieurs fois d'entrer plus avant dans la Riviere. Il fallut à la fin qu'il cedât à ſa fortune qui l'avoit abandonné, & ſe laiſſaſt aller où elle avoit reſolu de le faire perir. Il fut jetté aux côtes de Caracas, & de là à une petite Iſle appellée de ſainte Marguerite ; il y perdit juſqu'au

dernier des ſiens ; & eſtant mort luy-meſme de deſeſpoir autant que de maladie, il fit auſſi perdre à Charles Quint les hautes eſperances qu'il avoit conceuës d'une entrepriſe ſi hardie.



CHAPITRE IX.

Cette découverte ainsi commencée en 1540. demeura imparfaite jusqu'en 1560. qu'un Gentil-homme Espagnol appellé Orsua demanda à faire cette découverte au Vice-Roy du Perou. Son armement, & le commencement de son voyage, & partant de Quito.

LE mauvais succez du voyage d'Oreillane re-

froidit fort la paſſion qu'a-
voient les Eſpagnols pour la
découverte de la Riviere des
Amazones. Elle fut tout à
fait éteinte par la longueur
des guerres civiles du Perou.
Le Marquis de Caguete en
étant Vice-Roy, un Gentil-
homme de Navarre appellé
Pierre de Orſua, qui avoit
toûjours eu des pẽſées dignes
de ſon grand courage, tour-
na les yeux ſur nôtre grande
Riviere, & crut qu'il ſeroit
plus heureux qu'Oreillane.
Il ſe preſenta donc au Vice-
Roy, & luy propoſa ſon deſ-
ſein. Le Vice Roy qui con-
noiſſoit ſon merite, loüa ſa
reſolution, & ſe perſuada
que ſi une choſe auſſi diffici-
le

le devoit reüſſir, ce ſeroit par la conduite d'un ſi brave & ſi ſage Cavalier. En même temps il fit expedier les pouvoirs dont Orſua avoit beſoin, & publier ſon entrepriſe pat tout le Royaume. Toute la Nobleſſe vint s'offrir à Orſua, & comme il étoit dans l'eſtime de tout le monde, il n'y eut ſi vieux ſoldat qui n'abandonnât ſa retraite avec plaiſir pour ſervir soûs un ſi digne General. Orſua ne fut en peine qu'à remercier tant de perſonnes qu'il ne pouvoit mener avec luy. Il choiſit tout ce qu'il y avoit de meilleur parmy tant de gens de ſervice, & pour pouſſer heureuſement une

Conqueſte ſi fameuſe, il fit toutes les proviſions qu'il crut neceſſaires pour la guerre & pour la bouche; à quoy tous les Seigneurs & tous les habitans des Villes contribuërent avec beaucoup de bonne volonté & de largeſſe, pour eſtre perſuadez que Pedro d'Orſua avoit des qualitez qui meritoient bien qu'on l'obligeât. Il partit de Cuſco en mil cinq cens ſoixante avec les acclamations de toute la Ville, & les ſouhaits d'un heureux voyage. Il eſtoit accompagné de plus de ſept cens ſoldats d'élite avec quantité de fort bons chevaux. Comme Orſua ſçavoit bien la Carte

du Perou, & avoit long-temps medité ſon voyage, il marcha droit à la Province de Moſilones, pour rencontrer le premier fleuve Moyabamba, par lequel il eſtoit ſeur d'entrer dans celuy des Amazones.



CHAPITRE X.

La fin tragique de Pierre d'Orſua par la revolte de deux de ſes Officiers, devenus amoureux de la femme de leur General. La fin encore plus tragique de ces deux Rebelles l'un aprés l'autre; Et la cruauté du dernier contre ſa propre fille.

VRAY-ſemblablement une entrepriſe ſi ſagement meditée, & ſi univer-

ſellement approuvée devoit avoir un heureux ſuccez. Cependant il n'y en eut jamais de ſi malheureuſe. Orſua avoit mené avec luy un Dom Fernand de Guſman jeune homme qui eſtoit venu depuis peu d'Eſpagne, & un autre plus âgé nommé Lopez Daguirre Biſcain, homme de petite taille & de mauvaiſe mine, qu'il avoit fait ſon Enſeigne. Ces deux malheureux eſtant devenus amoureux de la femme de leur General, nommée Agnes, & qui avoit accompagné ſon mary en tous ſes voyages; & voyant l'occaſion ſi favorable de contenter leur amour & leur am-

bition, firent revolter les Trouppes d'Orſua contre luy & l'aſſaſſinerent. Aprés une action ſi tragique, les traî-tres qui l'avoient commiſe, & qui eſtoient bien ſept ou huit tous d'intelligence, éleurent Dom Fernand de Guſman pour leur Roy, qui eut l'ame aſſez vaine pour recevoir un titre qui luy convenoit ſi peu. Il n'en joüit guere auſſi; car ceux là mêmes qui luy a-voient donné la qualité de Roy, luy donnerent auſſi le coup de la mort, Daguirre luy ſucceda. Il ſe fit luy-même Roy nonobſtant les remontrances des autres; & ſe nommant luy-meſme le rebelle & le traître, il fit en-

tendre à tous ceux qu'il avoit gagnez qu'il vouloit ſe rendre le Maître de la Guiane, du Perou, & du nouveau Royaume de Grenade, & leur promit toutes les richeſſes de ces grands Royaumes. Son Regne fut ſi ſanglant & ſi barbare qu'il n'y a jamais eu de tirannie ſemblable. Les Eſpagnols auſſi l'appellent encore aujourd'huy le Tiran. Cependant il emmena toute la flotte d'Orſua, & deſcendit ſur la Riviere de Coca dans l'Amazone, eſperant de gagner l'un de ces Royaumes, & d'y faire de grand progrez : mais eſtant entré dans l'Amazone, il n'en put vaincre le courant.

Il fut contraint de ſe laiſſer aller juſqu'à l'embouchure d'une riviere qui eſt à plus de mille lieües du lieu où il s'étoit embarqué, & fut porté dans ce grand Canal qui va au Cap de Nord, & c'étoit le même chemin qu'avoit pris Oreillane. En ſortant de la riviere des Amazones il vint à l'Iſle de la Marguerite, qu'on appelle encore aujourd'huy le Port du Tiran ; il y tua Dom Irean de Villa Andrada Gouverneur de l'Iſle, & ſon pere Dom Joan Sermiento. Aprés leur mort avec le ſecours d'un nommé Jean Burq, il ſe rendit Maître de l'Iſle, il la pilla entierement, & y fit des inhuma-

nitez inoüyes, il y tua tout ce qui luy resista, & de-là passa à Cumana où il exerça les mêmes cruautez: Delà il desola toutes des côtes qui portent le nom de Caracas, avec toutes les Provinces qui sont le long des rivieres de Venezuela & de Baccho. Il passa en suitte à sainte Marthe où il tua tout, & entra dans le nouveau Royaume de Grenade, pour passer de-là par Quito dans le Perou. Dans ce Royaume il fut forcé de donner un combat, où il fut deffait à plate coûture, & contraint de s'enfuir: Mais tous les chemins luy estant fermez, il vit bien qu'il fal-

loit perir ; & pour commencer il se porta à une barbarie qui n'a jamais eu d'exemple.

Une fille qu'il avoit euë de Mendoza sa femme l'avoit suivy dans son voyage. Il l'aïmoit tendrement ; ma fille, luy dit-il, il faut que je te tuë. J'avois dessein de te mettre sur le Trône ; mais puisque la fortune s'y oppose, je ne veux pas que tu vives pour souffrir la honte que tu aurois de devenir esclave de mes ennemis, & d'estre appellée la fille d'un Tiran & d'un Traître. Meurs, ma fille, meurs de la main de ton pere, si tu n'as pas le cœur de mourir de la tienne. Elle surprise

de ce diſcours, luy demanda au moins du temps pour ſe diſpoſer à la mort, & demander pardon à Dieu. Ce qu'il luy accorda; mais ſes prieres eſtant trop longues à ſon gré, tout à genoux qu'elle étoit il luy tira un coup de carabine au travers du corps; mais ne l'ayant pas tuée du coup, il luy donna de ſon poignard dans le cœur. La fille en tombant de ce dernier coup: Hà mon pere, luy ditelle, c'eſt aſſez!

Peu aprés ſa mort il fut pris, mené priſonnier à l'Iſle de la Trinité, où il avoit beaucoup de bien. Son procez luy fut fait, & condamné à eſtre écartellé. Il fut exe-

cuté publiquement, & ſes maiſons raſées, & les places ſemées de ſel comme on les voit encore aujourd'huy.



CHAPITRE XI.

Cette découverte a demeuré par ces triſtes evenemens ainſi ſans eſtre plus avancée, depuis 1560. juſqu'en 1606. que deux Peres Ieſuites ſe hazarderent d'aller preſcher l'Evangile le long de cette Riviere, & y furent martiriſez. Pluſieurs autres entrepriſes formées depuis par de grands perſonnages ſans ſuccez.

LA fin malheureuſe de ces deux entrepriſes é-

teignit ſi fort les deſirs de cette découverte, que le dernier ſiecle s'eſt paſſé ſans avoir eu une plus grande connoiſſance de la riviere des Amazones. Nôtre ſiecle a eſté plus heureux, & on a vû de nos jours ce grand deſſein parfaitement executé. En mil ſix cens ſix, & mil ſix cens ſept, des Peres de la Compagnie de JESUS, pouſſez du ſeul deſir de la converſion des Sauvages, ſortirent de Quito & penetrerent juſques dans la Province des Cofanes, qui habitent les lieux où ſont les ſources de la riviere de Coca. Ces bons Peres voulurent commencer par ces Peuples la publica-

tion de l'Evangile : Mais l'heure n'estoit pas encore venuë qu'ils devoient estre appellez à la connoissance de Dieu ; & ils trouverent des hommes si cruels, & si incapables d'écouter sa parole, qu'ils tuerent un de ces Peres nommé le Pere Raphaël Ferrier, & mirent les autres en fuite.

En l'année mil six cens vingt & un, sous le Regne de Phillippes IV. Roy d'Espagne, Vincent Delos Reyes de Villalobos Sergent Major, Gouverneur & Capitaine general du pays des Quixos, avoit resolu de tenter cette navigation de la Riviere des Amazones : Mais

ayant receu l'ordre de quitter ſon Gouvernement, il fut forcé de ne plus penſer à ce voyage. Alonze Miranda forma le même deſſein, fit ſon équipage, & prit toutes les precautions neceſſaires pour ſurmonter toutes les difficultez de cette entrepriſe; mais il n'eut pas plus de ſuccez que les autres, car il mourut ſans avoir ſeulement vû la Riviere des Amazones. Auparavant l'un & l'autre le General Joſeph de Villamayor Maldonado Gouverneur des Quixos, pouſſé du meſme motif de la gloire de Dieu, de la grandeur du Roy ſon Maître, & du ſalut de tant d'Infidelles,

fidelles, avoit consumé tout son bien pour s'établir parmy ces Peuples, qui habitent sur les bords de cette admirable Riviere.



CHAPITRE XII.

Comment le Roy d'Eſpagne envoya Commiſſion au Gouverneur du Brezil de faire cette découverte.

LES Caſtillans n'étoient pas les ſeuls des Conquerans du nouveau monde, qui montroient tant d'ardeur pour ſe rendre les Maîtres de ces Nations inconnuës. Les Portugais eſtoient dans la même inquietude ; & ſçachant qu'ils n'étoient pas fort éloignez de l'embouchure de

la riviere, s'eſtoient perſuadez que cette découverte leur eſtoit reſervée. L'an mil ſix cens vingt-ſix Bonito Macul alors Gouverneur de Para, receut commiſſion de Philippes III. Roy d'Eſpagne de ſe mettre en Mer avec de bons vaiſſeaux pour entrer dans cette riviere, & ſurmonter toutes les difficultez de cette découverte; mais il ne put ſatisfaire aux ordres de ſa Majeſté Catholique, car il fut rappellé par d'autres plus preſſans, & obligé d'aller ſervir à Phernambuc.

En mil ſix cens trent trois & mil ſix cens trente quatre le Roy d'Eſpagne, qui avoit

une extraordinaire impatience de voir enfin reüſſir une entrepriſe tant de fois & ſi vainement tentée, envoya des ordres tres preſſans à Franceſco Coello Gouverneur & Capitaine general de l'iſle de Maragnan, & de la Ville & Fortereſſe de Para, de faire un armement conſiderable pour entreprendre avec fruit la découverte de la Riviere des Amazones, & luy marqua dans ſes ordres que s'il n'y avoit point d'Officier prés de luy ſur lequel il ſe pût repoſer de l'execution de cette entrepriſe, il y allât luy-même en perſonne, parce qu'il vouloit ſçavoir abſolument s'il eſtoit impoſſible de mon-

ter ſur cette Riviere, & d'en ſçavoir la ſource & la longueur. Carvallo ne put obeir au Roy ſon Maître, parce qu'il ne ſe crut pas en état de s'éloigner de ſon Gouvernement, ny de partager ſes forces en une ſaiſon où les Hollandois luy alloient tomber ſur les bras, & ne perdoient pas une occaſion de faire des deſcentes dans le Brezil: Mais ce qu'il ne crut pas à propos de faire qu'avec beaucoup d'hommes & de vaiſſeaux, fut heureuſement executé par la fortune de deux freres-lais de l'Ordre de ſaint François: Voicy comment.

CHAPITRE XIII.

Ce que tant de braves Hommes n'avoient pû achever, ſe trouve fait par deux freres-lais de l'Ordre de ſaint François, en ſe ſauvant des mains des Indiens.

LA Ville de ſaint François dans la Province de Quito eſt une des plus belles de l'Amerique; elle eſt bâtie ſur l'une de ces Montagnes effroyables, que les Eſpagnols appellent Corde-

liers & Tierras, à un demy degré Sud de la ligne Equinoxiale. Elle est neanmoins d'une temperature la plus agreable, la plus abondante, & la plus ſaine de toutes celles du Perou; & l'on n'y eſt jamais incommodé de la chaleur. En mil ſix cens trente cinq, trente ſix & trente ſept, le Capitaine Jean de Palacios s'eſtant mis en teſte de découvrir cette riviere des Amazones, fit un petit armement pour reconnoître & pour peupler plûtoſt que pour dompter par la force des armes les Peuples de ces Provinces. Pluſieurs Religieux de ſaint François voulurent eſtre de

la partie pour travailler au ſalut de ces Barbares, & ſe promirent d'eſtre plus heureux que les Peres Jeſuites, qui trente ans auparavant avoient tenté la même entrepriſe, & virent un des leurs apellé le Pere Raphaël Ferrier tué & martyriſé par la main de ces Barbares (comme j'ay dit cy-devant.)

Ils marcherent avec plus de precaution, & aprés de longues fatigues arriverent à la Province des Indiens aux cheveux longs: Ils trouverent ce pays là fort peuplé, mais n'y pouvant faire aucun établiſſement pour la dureté des Habitans; les uns quitterent la partie & rétournerent à Quito,

to, les autres plus fermes, demeurerent avec le Capitaine Jean de Palacios, & quelque peu de ſoldats qui luy furent toûjours fideles ; mais les ayant preſque tous perdus dans ces combats, où il fut tué luy-meſme : Les Religieux ſe ſauverent comme ils pûrent, & les deux Freres-laïs dont j'ay parlé appellez l'un Dominique de Britto, & l'autre André de Tolede, ſe tirerent adroitement d'entre les mains de ces Indiens ; & ayant gagné leur barque avec ſix ſoldats qui reſtoient, ils s'abandonnerent à la Providence, & laiſſerent aller leur barque au gré des

vents & des courants.

Dieu favoriſa tellement leur navigation, qu'aprés avoir eſté portez ſur cette grande Riviere, de Province en Province, ils prirent heureuſement terre à la Ville de Para: Cette Ville eſt dans le Brezil à quarante lieües de l'emboucheure de la Riviere des Amazones, du côté du midy; les Portugais en ſont les maîtres, & en ont fait une bonne Place, qui eſt du gouvernement de Maragnon. On interrogea les deux freres laïs & les ſoldats, de leur longue & admirable navigation; mais ils eſtoient tous huit ſi groſſiers, qu'ils n'avoient rien remarqué de particulier;

ils dirent ſeulement qu'ils avoient paſſé par pluſieurs Provinces de differents Barbares, qui mangeoient ceux qu'ils prenoient à la guerre. Les deux Cordeliers offrirent de retourner d'où ils venoient, pourveu qu'on donnaſt un vaiſſeau & des hommes pour les conduire, & eſperoient de retrouver les meſmes paſſages des Riuieres, par leſquels ils étoient deſcendus, & de remonter juſqu'à Quito. On les mena de Para en la Ville de ſaint Loüis de Maragnon; Jacques Raimond de Norogna en eſtoit Gouverneur, & ayant autant de zele pour le ſervice de ſon Dieu, que

pour celuy de ſon Roy, il voulut examiner plus particulierement les Freres Cordeliers, que l'on n'avoit fait à Para; il les interrogea avec tant de patience & de douceur, qu'il les fiſt parler raiſonnablement: Ils luy dirent qu'ils eſtoient partis du Perou, que leur Monaſtere eſtoit dans la Ville de Quito; qu'ils en eſtoient ſortis avec pluſieurs de leurs Freres, pour travailler à la converſion des Sauvages, mais que ces Infideles les avoient voulu manger au lieu de les écouter; que leur Capitaine eſtant mort, & leurs Freres en fuite, ils s'eſtoient jettez avec ſix ſoldats dans

une barque qui eſtoit venuë miraculeuſement ſurgir à Para, & qu'ils eſtoient preſts de retourner au Perou s'ils en trouvoient la commodité. Le Gouverneur ayant fait de longues reflexions ſur ce raport crut que Dieu luy offroit une belle occaſion de ſervir ſa religion & ſon pays, & qu'il devoit tanter ce que tant d'autres avoient manqué.



CHAPITRE XIV.

Le Gouverneur du Brezil ſur le raport de ces deux Freres Cordeliers entreprit la découverte de cette Riviere. L'armement qu'il fit pour cela, & la commiſſion donnée à Don Pedro de Texeira qui partit de Para en 1637.

DON Pedro de Norogna reſolut de faire un armement pour entreprendre cette découverte & la fit

publier par tout, à cette nouvelle plusieurs se presenterent pour servir dans cette occasion ; le Gouverneur retint ceux qu'il jugea les plus propres pour son dessein, & voulant avoir un homme capable de luy rendre un compte exact de tout ce qu'il auroit vû pendant une si longue navigation, il choisit le Capitaine Pierre de Texeira homme de cœur, de conduite, & de probité pour General de la flotte, ce Cavalier receut avec bien de la joye un Commandement qui estoit si conforme à ses intentions, car il a toute sa vie recherché les occasions de servir son Roy au préjudice de

ſes intereſts & au peril de ſa vie, auſſi a-t'il eû la gloire d'achever l'entrepriſe la plus difficile & la plus illuſtre de ſon temps. Il partit de Para le vingt huitiéme Octobre mil ſix cens trente ſept, avec quarante ſept Canoos d'une grandeur raiſonnable, on y avoit embarqué outre les munitions de bouche & de guerre, ſoixante-dix ſoldats Portugais, & douze cens Indiens amis pour ramer & pour combatre qui avec leurs femmes & les garçons de ſervice faiſoient deux mil perſonnes. Ils entrerent dans l'embouchûre de la Riviere des Amazones par le coſté le plus prés de Para, & eviterent

heureusement les rochers à fleur d'eau qui ferment le passage des vaisseaux en bien des endroits. Cependant ils furent prés d'un an sans voir la fin de leur navigation ; il est vray que n'ayant point de guides sur la foy & sur l'experience desquels ils pussent conduire leur route, & d'ailleurs estant portez tantost au Sud, tantost au Nord par la violence des courants, ils n'avançoient pas autant qu'ils auroient fait s'ils eussent connu la navigation de la Riviere ; d'ailleurs Texeira estant obligé de pourvoir à la subsistance de tant de monde qu'il menoit avec luy & voyant que ses vivres di-

minuoient tous les jours considerablement, il falloit qu'il envoyast de temps en temps des partis de Canoos pour en recouvrer & faire des descentes ou dans les Isles, ou en terre ferme.



CHAPITRE XV.

Les difficultez que Texeira trouva en son voyage, provenant tant des siens propres que de la longueur du chemin, & l'heureuse descente de ses avancoureurs dans le païs des Quixos, qui est du Gouvernement de Quito.

NOs Voyageurs n'étoient pas encore à la moitié de leur chemin lors que les Indiens se lasserent

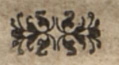
de leur travail ils quitterent les rames & murmurerent tout haut de ce qu'on les avoit engagez à un voyage si long; on avoit beau les asseurer qu'ils seroient bien tost à la fin, ils demanderent leur congé à Texeira, & voyant qu'il les remettoit de jour en jour, plusieurs tournerent la prouë de leurs Canoos, & s'en retournerent à Para. Le General vit bien qu'il falloit user en cette occasion de prudence plûtost que de force: c'est pourquoy il ne fit point suivre les fuyards, mais il essaya par la voye de la douceur d'en empescher les suites. Il parla donc fort humainement aux Indiens qui

luy reſtoient, & leur dit des choſes dont ils furent ſi touchez, que ceux qui les avoient oüies les firent paſſer de Canoos en Canoos, & de bouche en bouche avec toutes ces demonſtrations exterieures de ſatisfaction & de joye, qu'ils ont accoûtumé de témoigner dans leurs aſſemblées; ils ſe mirent auſſi à crier de tous les Canoos que Texiera continuaſt ſon voyage, & qu'ils ne l'abandonneroient jamais. Le General les ayant remerciez de leur bonne volonté fit faire une diſtribution d'eau de vie par tous les Canoos, avec aſſurance qu'ils arriveroient bien-toſt où ils devoient al-

ler : Non contant d'avoir fait courir ce bruit, il crût que pour affermir les Indiens dans leur resolution, il devoit faire une chose d'éclat; il fut donc visiter tous les Canoos & en choisit huit des meilleurs qu'il fit charger de vivres, de soldats & de rameurs. Il nomma pour chef de cette Escadre le Colonel Benedito Rodriguez d'Olivera, natif du Brezil ; & l'ayant instruit de ses intentions, le fit partir avec charge de luy envoyer souvent des nouvelles qui fussent agreables aux Indiens. Olivera n'estoit pas un homme ordinaire, il avoit naturellement l'esprit vif & pene-

trant ; & ayant eſté nourry toute ſa vie avec les Indiens, il avoit ſi bien étudié leurs actions & leurs viſages, qu'ils ne pouvoient ſi bien déguiſer que d'un clin d'œil il ne conneuſt tout ce qu'ils avoient dans le cœur, ils le regardoient auſſi comme un homme qui devinoit les penſées, & comme tel non ſeulement ils avoient de la veneration pour luy, mais ils le craignoient & luy obeïſſoient aveuglément ; aprés cela il ne faut pas demander ſi ceux qui étoient dans les huit Canoos qu'il devoit commander furent bien contans de s'en aller avec luy. Ses gens firent une telle diligen-

ce, tantoſt avec les rames, tantoſt avec les voiles, qu'ils ſurmonterent tous les obſtacles qui ſe preſenterent, & ſurgirent ainſi heureuſement le vingt-quatriéme Juin mil ſix cens trente-huit à l'endroit où la riviere de Pagamino entre dans celle des Amazones. Il y a un Port prés de là qu'on appelle du nom de la Riviere où les Eſpagnols s'étoient fortifiez & avoient fait un Bourg pour tenir dans la crainte les Quixos qui n'étoient pas encore bien accoûtumez au joug.



CHAP.

CHAPITRE XVI.

La descente du General Texeira, & les ordres qu'il donna pour en son absence conserver son Armée.

SI l'impatience de faire leur descente ne les eut point arrestez en ce lieu-là, & qu'ils eussent vogué encore quelque temps, ils auroient rencontré l'entrée de la riviere Napo dont je parleray cy-aprés, où ils eussent

esté mieux receus & bien moins exposez aux pertes & aux incommoditez qu'ils souffrent en ce pays. Le mesme jour de la descente le Colonel Benedito dépêcha un Canoos à son General, pour luy donner avis du succez de sa Navigation, & du peu de temps dans lequel il pouvoit achever la sienne. Cette nouvelle répanduë dans l'Armée donna des forces & du courage, à ceux que la longueur du travail & de la faim avoit épuisez; Texeira usa comme un homme de teste, d'un si bon succez, il confirma l'assurance de leur prochain debarque-

ment, & ſuivit Benedito à grandes journées : Les Portugais & les Indiens faiſoient leur devoir à l'envy les uns des autres, & pas un jour ne ſe paſſoit qu'ils ne cruſſent que le lendemain ſeroit le dernier de leur voyage. Enfin ce jour tant deſiré parut, & le General Texeira voulant s'acquitter de ſa parole, fit mettre pied à terre à tout ſon monde à l'embouchûre d'une Riviere qui deſcend dans celle des Amazones par la Province de ces Indiens qui portent les cheveux auſſi longs que les femmes. Ce Peuple avoit autrefois bien vécu avec les Eſpagnols &

consenti à leur établissement dans leurs terres, mais ayant esté forcez à prendre les armes contre le Capitaine Palacios à cause du mauvais traitement qu'ils recevoient de ses soldats & l'ayant tué luy mesme dans un combat ils demeurerent irreconciliablement ennemis des Castillans, le General Portuguais qui n'avoit pas esté averty de cette rupture, voulut faire rafraichir ses troupes dans ce païs-là, parce qu'il le trouva tres beau tres-fertile & tres-commode, il planta son camp dans l'angle de terre que formoient les deux rivieres & l'ayant bien retran-

ché du costé de la plaine il y fit entrer ses Portugais & les Indiens, & leur donna pour Commandant le Capitaine Pierre Dacosta Favotta & le Capitaine Pierre Bajou, ces deux sages & vaillants Officiers rendirent à leur General les dernieres preuves de leur conduite & de leur fidelité. Ils demeurerent onze mois campez en ce lieu avec d'extraordinaires incommoditez, car ils furent souvent obligez d'en venir aux mains avec ces hommes aux longs cheveux pour avoir des vivres, & beaucoup de leurs soldats tomberent malades non seulement pour

la diſpoſition de l'air qui ne pouvoit eſtre que mauvaiſe, entre deux rivieres, mais pour avoir demeuré un ſi long-temps comme enfermez dans leur camp.



CHAPITRE XVII.

L'arrivée des Portugais dans Quitó, la joye generale, & l'émulation des Portugais & Espagnols sur cette découverte.

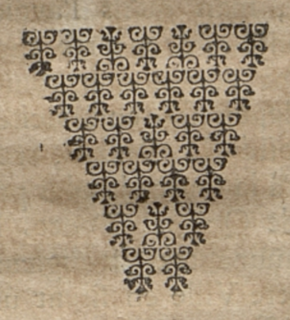
TExeira de son costé s'estoit mis en chemin dans quelque Canoos avec peu de gens, pour aller joindre le Colonel Benedito & ayant receu de ses nouvelles il laissa la barque où la riviere finit & fut à pied le trouver

dans la ville de Quito, où il eſtoit arrivé quelques jours auparavant. La venuë du General Texeira acheva la joye que tout le monde de Quito tant le Clergé que le Peuple avoient receu d'une découverte ſi ſouhaitée de tous. Tous ces Portugais furent receus & carreſſez des Eſpagnols avec des ſentiments de freres, non ſeulement pour eſtre tous ſujets d'un meſme Roy, mais pour eſtre aſſeurez par leur moyen d'une route qu'ils n'avoient encore pû naviger entierement du coſté du Perou, & qu'ils voyoient reconnuë depuis la Mer juſqu'aux ſources

de

de cette fameuſe Riviere, les uns ſe vantoient d'avoir eſté les premiers qui avoient navigé ce grand Fleuve depuis la ſource juſqu'à la Mer; & les autres diſoient non ſeulement qu'ils l'avoient navigé, mais qu'ils l'avoient remonté, découverte entierement & reconnu tout à fait depuis ſon embouchûre du coſté du Brezil, mais juſqu'à la ſource la plus proche de Quito. Toutes les Communautez Religieuſes de cette Ville en firent une réjoüiſſance toute particuliere pour remercier Dieu de la grace qu'il leur faiſoit de les appeller au travail d'une

vigne qui n'avoit pas encore eſté cultivée , & s'offrirent tous avec la meſme ferveur à ſervir pour la predication de l'Evangile.



CHAPITRE XVIII.

Retour du General Texeira au Brezil par la Riviere des Amazones, & la commission donnée au Reverend Pere Christophe de Acugna Iesuite, pour observer toutes les particularitez de cette découverte, & en faire la relation.

QUITO est un Siege Royal, où il y a Presidents & Assesseurs, les Offi-

ciers conſiderant l'importance de la découverte qu'avoient fait les Portugais, & combien il y alloit de l'intereſt de Dieu & de ſa Majeſté Catholique de ne pas negliger une affaire de ſi grande conſequence, ne voulurent pas d'eux meſme prendre aucune reſolution, ils écrivirent au Vice-Roy du Perou qui eſtoit pour lors le Comte de Chinchon ; le Vice-Roy ayant mis l'affaire en deliberation avec les plus habiles du Conſeil de Lima qui eſt la Cour Souveraine de ce grand Royaume, fit réponce au Preſident de Quito qui eſtoit le Licentié Dom Alonze de Salazar & luy

manda par ordre datté du dix du mois de Novembre mil ſix cens trente huit qu'il renvoyaſt le General Texeira à Para avec tout ſon monde par le meſme chemin qu'il eſtoit venu, & qu'il luy fiſt fournir toutes les choſes qui leur eſtoient neceſſaires pour leur voyage ; il luy ordonna auſſi particulierement de choiſir deux Eſpagnols de conſideration & de faire agréer au General Portugais qu'ils s'embarquaſſent avec luy, afin qu'ils puſſent faire un raport fidel de la route qu'il faloit prendre pour cette longue navigation, & comme témoins oculaires & irreprochables, ils puſſent infor-

mer ſa Majeſté Catholique de tout ce qui avoit eſté reconnu & qui pourroit ſe reconnoiſtre à leur retour.

Pluſieurs affectionnez au ſervice du Roy leur maiſtre ſe preſenterent pour avoir part à une ſi grande entrepriſe, entre autres Dom Vaſques de Acugna Chevalier de l'Ordre de Calatrava & Lieutenant du Capitaine General du Vice-Roy du Perou & Corregidor de Quito, s'offrit de faire ce voyage. L'amour qu'il avoit pour ſon Prince luy fit rechercher cette nouvelle occaſion de le ſervir avec la meſme chaleur que depuis plus de cinquante

années & ses ayeuls toute leur vie avoient eû pour de semblables rencontres ; il demanda au Vice-Roy la permission de faire à ses dépens l'armement & l'equipage de cette entreprise sans en pretendre autre interest que celuy de voir son maistre bien servy. Mais le Vice-Roy ayant besoin de luy aprés avoir loüé son zele pour son Roy & la grandeur de ses offres, l'obligea de demeurer à la fonction de sa charge ; & pour le gratifier nomma en sa place le Pere Christophe d'Acugna son frere qui non moins genereux que luy, tint à grand bon-heur

de pouvoir par ce moyen ſervir ſon Prince en une ſi importante occaſion.

CHAPITRE XIX.

Depart du Pere d'Acugna; La route que prirent ensemble les Espagnols & Portugais pour remonter sur la Riviere des Amazones.

LE General Portugais estant prest à partir & à commencer son retour à Para par la Riviere des Amazones; l'Audiance Royale de Quito aprés avoir serieusement examiné les

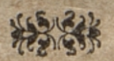
grands avantages qui pouvoient venir que des Religieux de la Compagnie de Jesus fissent ce voyage avec luy, pour remarquer exactement tout ce qui pouvoit meriter d'estre observé dans cette grande Riviere, & pour en porter la Relation en Espagne à sa Majesté Catholique, en donna avis au Provincial des Jesuites qui estoit lors le Pere François de Fuentes. Ce Religieux tenant à grand honneur la confiance que l'on avoit en ceux de sa Maison pour les charges d'une affaire de si grande importance confirma la nomination qui avoit esté faite au

Pere Christophe d'Acugna quoy qu'il fut Recteur du College des Jesuites de Cuence dependant de Quito & luy donna pour compagnon le Pere André Dartieda Professeur en Theologie dans le mesme College. Ces deux Religieux receurent leurs Ordres par des Patentes expediées en la Chancellerie de Quito, portants qu'ils eussent à partir sans delay avec le Capitaine Major Pierre de Texeira & qu'étant arrivez à Para, ils passassent en Espagne pour donner compte au Roy de tout ce qu'ils auroient remarqué en leur voyage. Ces Religieux obeirent incontinent

aux ordres qu'ils avoient re. ceus & partirent le ſeziéme de Janvier mil ſix cens trente neuf pour commancer un voyage qui dura dix mois avant qu'ils fuſſent arrivez à Para où ils prirent port le douziéme Decembre de la même année. En ſortant de Quito ils prirent le chemin de ces hautes Montagnes au pied deſquelles ſont les ſources de cette grande Riviere des Amazones qui n'ayant rien dans ſa naiſſance de plus grand que les autres Rivieres, s'augmente & croiſt ſi fort dans ſon cours, qu'elle a quatre-vingts quatre lieuës de large dans ſon emboucheure. Ces Peres ſe don-

nerent tous les ſoins & travaillerent avec toute l'exactitude poſſible pour remarquer tout ce qui meritoit d'eſtre obſervé ; ils prirent hauteur en chaque endroit de la Riviere, où ils le peurent faire ; ils ſçeurent les noms de toutes celles qui y entrent & de tous les Peuples qui en habitent les bords. Ils voulurent connoître la qualité des terroirs, la bonté des fruits & de tout ce qui ſert à la vie, la temperature des climats, & meſme entrer en commerce avec ceux du Pays ; en un mot ils n'oublierent rien de ce qu'ils crurent devoir faire pour avoir une parfaite connoiſſance de ces Provinces qu'on

n'avoit jamais pû juſqu'alors découvrir entierement. C'eſt pourquoy ceux qui liront cette Relation ſont inſtamment priez, par celuy des deux Peres qui ſe chargea de faire la Relation, d'ajoûter foy à tout ce qu'il a écrit, parce que ce qu'il affirme vray eſt ſi vray, qu'il peut le faire certifier par plus de trente Eſpagnols ou Portugais qui eſtoient au voyage, & qu'il feroit conſcience dans une affaire ſi importante & toute ſerieuſe d'affirmer des choſes qui ne ſeroient pas veritables.



CHAPITRE XX.

Idée generale que le Pere d'Acugna donne de cette Riviere, & les eloges qu'il en fait pour avoir tout veu.

LA fameuſe Riviere des Amazones arrouſe les plus riches, les plus fertiles, & les plus peuplées terres du Perou, & eſt ſans hyperbole le plus grand & le plus celebre de tous les fleuves du monde, il traverſe des Royaumes de plus grande

étenduë & enrichit plus de Provinces que le Gange, ce grand fleuve qui arrouſe une partie de l'Inde Orientale; que l'Eufrate qui aprés avoir couru la Perſe vient au travers de la Syrie, ſe jetter dans la Mer; que le Nil qui ſortant des montagnes de Cuama paſſe toute l'Afrique & les païs du monde les plus ſteriles, en fait des Provinces fecondes & delicieuſes par le debordement de ſes eauës. En un mot la Riviere des Amazones nourit infiniment plus de pleuples, porte les eauës douces bien plus avant dans la Mer que ne font tous ces grands fleuves, quoy que les uns ayent donné leur nom

à des

à des Golphes tous entiers, & que les autres troublent la Mer bien avant : Il entre bien plus de Rivieres dans le fleuve des Amazones qu'il n'en entre dans le Gange, & si les bords du dernier sont couverts d'un sable doré, ceux du premier sont chargez d'un sable d'or pur, & ses eauës creusant tous les jours ses rives découvrent tous les jours les mines d'or & d'argent qui sont dans les entrailles des terres qu'elle arrouse ; enfin c'est un Paradis terrestre que les lieux par lesquels elle passe, & si les hommes aydoient à la nature en ce païs-là, comme ils font ailleurs, tous les rivages de

ce grand fleuve ſeroient des grands jardins perpetuellement remplis de fleurs & de fruits. Elle fait des debordements d'eauës qui rendent fertiles toutes les terres où ils arrivent, non ſeulement pour une année, mais pour pluſieurs. Aprés toutes les ameliorations étrangeres ces changements de ſaiſons ne ſont point neceſſaires aux Provinces voiſines de noſtre grande Riviere. Elles trouvent tout dans ſa proximité, une abondance de poiſſons dans ſes eauës au deſſus des deſirs, mil animaux differents dans les montagnes voiſines, de toutes ſortes d'oyſeaux s'y voyẽt dans une

affluence qui n'eſt pas imaginable, les arbres toûjours chargez de fruits, les champs de moiſſons, & les entrailles de la terre ſont des mines precieuſes de pluſieurs ſortes de metaux; enfin on ne voit parmy ce grand nombre de peuples qui habitent le long de ſes bords que des gens bien faits, adroits, & de beaucoup de genie pour toutes les choſes qui leur ſont vtiles.



CHAPITRE XXI.

La ſource de cette Riviere, & la jalouſie que toutes les Provinces du Perou ont.

POUR entrer dans l'hiſtoire particuliere de cette Riviere je commanceray par ſon origine, & je diray que ſi l'on a vû autrefois des conteſtations de jalouſie entre de grandes Villes pour la naiſſance de pluſieurs Heros des ſiecles paſſez, il n'y en a pas moins

entre les Provinces du Perou à ſe dire la mere de cette grande Riviere, parce que la ſource en a eſté juſques à cette heure inconnuë, la ville de Lima toute ſuperbe, & toute puiſſante qu'elle eſt ſe vante d'avoir dans ſes montagnes de Ganneo & des Cavaliers qui ſont de ſa juridiction, & à ſoixante & dix lieuës au deſſus d'elle, la premiere ſource de la Riviere des Amazones. Cependant ce n'eſt point ſa ſource, mais celle d'un autre fleuve qui entre dans l'Amazone; d'autres ſoutiennent que la ſource de cette grande Riviere ſort des montagnes de Moëda dans le nouveau Royau-

me de Grenade, & eſt appellée la riviere Caquetta; mais ils ſe trompent encore & confondent les choſes, car la Caquetta & les Amazones coulent ſeparement plus de ſept cens lieuës, & quand elles s'approchent il ſemble que la Caquetta ſe détourne de ſon cours, & marchant toûjours à coſté de l'Amazone de bien loin, continuë ainſi ſa courſe juſqu'à ce qu'ayant percé dans la Province des Agnos elle vient donner toutes ſes eaües à la grandeur de noſtre Riviere. Mais en un mot le Perou en general veut eſtre l'autheur de ce grand ouvrage de la nature.

Cependant la verité eſt que la ville de ſaint François, vulgairement appellée de Quito, a toute ſeule la gloire de produire cette merveille de l'un & l'autre monde, à huit lieuës de cette Ville on trouve les veritables ſources de cette grande Riviere au deça de ces grandes montagnes qui font la ſeparation du gouvernement de cette Ville, de celuy de la Province de Los Quixos au pied de deux grands rochers, l'une s'appelle Guamana, & l'autre Pulca, éloignées l'une de l'autre de prés de deux lieuës. Entre ces deux montagnes il y a un grand lac, & au milieu de ce lac on voit une au-

tre montagne qu'un tremblement de terre a arraché de ſes racines & y a renverſé dedans quoy qu'il ſoit tres-profond & tres-ſpacieux. C'eſt de ce lac que ſort cette grande Riviere des Amazones à vingts minuttes proche la ligne equinoctiale du coſté du midy.



CHAPITRE. XXII.

Le cours de cette Riviere, sa longueur, sa largeur differente, & sa profondeur.

CEtte Riviere court de l'Occident à l'Orient, ou comme disent les gens de Mer, d'Oüest à Est; elle côtoye toûjours la Ligne Equinoxiale du côté du Midy, & ne s'en éloigne que de deux, trois, quatre, & cinq degrez au plus, en la plus grande de ses sinuositez,

depuis ſon commencement jusqu'à ſon embouchеure en la Mer ; elle ne court que mille trois cens cinquante-ſix lieuës d'Eſpagne bien comptées, quoy qu'Oreillane luy en aye donné mille huit cens ; elle va toûjours en ſerpentant, & par ſes grands détours, comme par autant de bras, elle attire en ſon canal un grand nombre de rivieres, qui viennent tant du côté du Septentrion que du Midy. Sa largeur eſt differente, elle a une lieuë de large en certains endroits, en d'autres deux, trois, & davantage, en d'autres ne s'étendant pas plus dans une ſi longue courſe, com-

me pour ramaſſer toutes ſes eauës & toute ſon impetuoſité à ſe faire une emboûcheure de quatre-vingts quatre lieuës.

Le plus étroit de cette Riviere eſt d'un quart de lieuë, ou un peu moins ſous la hauteur de deux degrez deux tiers du côté du Sud.

Ce Détroit par une providence de Dieu eſt tres propre à baſtir une Citadelle pour arreſter toutes les Armées ennemies quelques fortes qu'elles fuſſent qui viendroient de la mer par la grande emboûcheure de ce fleuve ; & ſi elles deſcendoient par une riviere qui entre dans celle des Ama-

zones appellée Rionegro, en bâtiſſant un fort où cette riviere entre dans celle des Amazones ; on devient ſi bien maiſtre de ce paſſage, qu'on peut l'empeſcher à qui que ce ſoit qui le voudroit entreprendre. Ce Détroit eſt à trois cens ſoixante-dix lieuës de l'emboûcheure de noſtre Riviere, d'où on peut donner avis en huit jours avec des canoos ou autres bateaux legers avec la voile & la rame, de l'arrivée de tous les vaiſſeaux, & ainſi ſe mettre en état de deffendre & fermer le paſſage aux ennemis.

La profondeur de cette Riviere eſt ſi grande en cer-

tains lieux qu'il ne ſe trouve point de fonds, depuis ſon emboûcheure juſqu'à la riviere appellée Rionegro qui ſont prés de ſix cens lieuës; il y a toûjours au moins trente & quarante braſſes d'eau dans ſon principal canal. De là en montant la profondeur eſt diverſe, tantoſt de vingts, douze & huit braſſes. Mais dés ſon commencement elle en a aſſez pour les plus grands vaiſſeaux; car quoy que le courant ſoit fort rapide, il ne manque jamais de ſe lever tous les jours de certains vents Orientaux appellez Brizes qui durent des trois & quatre heures de ſuite, &

quelques fois tout le jour, qui repoussent les eauës & les retiennent dans un estat qui n'est point violant.



CHAPITRE XXIII.

Il y a grand nombre d'Isles dans cette Riviere, & les moyens dont les habitans se servent pour conserver leurs bleds ou racines dans les inondations.

CETTE grande Riviere est toute peuplée d'Isles de toutes grandeurs & en telle quantité qu'on ne sçauroit les compter, tant elles sont prés les unes des autres; il y en a de quatre, de cinq,

de dix & de vingts lieuës ; celle qui est habitée des Toupinambouls & dont nous parlerons cy aprés , a plus de cent lieuës de tour , il y en a quantité de petites que les habitans des lieux destinent pour semer leurs grains. Mais toutes ces petites & la plûpart des plus grandes sont tous les ans inondées de la riviere , & ces debordements reglez les engraissent de telle sorte par les limons & les vazes qu'elle traisne , qu'elles ne sçauroient jamais devenir steriles , quand elles seroient toutes les années semées des Mays de Yuca où de Magnioca , qui sont les racines dont ceux du païs se

ſervent de pain, & que la terre leur fournit avec une abondance extraordinaire.

Encore que ces frequentes inondations ſemblent porter avec ſoy de grandes incommoditez, l'Autheur de la nature a enſeigné à ces Barbares à s'en ſervir vtilement ; avant que les débordements arrivent ils cueillent tout leur Yuca, qui eſt une racine dont ſe fait la Caſſave, qui eſt le pain ordinaire en toutes les côtes du Brezil, & de beaucoup d'autres endroits de la Terre-ferme & des Iſles de l'Amerique. Ils font des grandes caves dans terre, où ils mettent ces racines & aprés en avoir bien

boûché l'entrée avec de la terre, ils les y laiſſent tant que le débordement dure ; c'eſt un moyen infaillible qu'ils ont pour conſerver ces racines de la pouriture où elles ſeroient ſujetes par l'exceſſive humidité de la terre, & quand les eauës ſont écoulées, on foüille ces caves, on retire les racines & les Indiens s'en nouriſſent ſans trouver qu'elles ayent diminué de leur bonté, & ſi la nature a bien appris à la fourmy à conſerver dans la terre le bled qui doit la nourrir toute l'année, elle a deu encore plûtoſt apprendre à un Indien quelque barbare qu'il ſoit à

ſe conſerver de quoy vivre, puis qu'il eſt certain que la Providence Divine a bien plus de ſoin des hommes que des bêtes.



CHAPITRE XXIV.

Dequoy les habitans de ces Isles & des bords de nôtre Riviere font du pain & de la boisson, & des diverses sortes de fruits, de racines & de legumes dont ils se nourrissent.

LES racines de Yuca dont j'ay déja parlé, servent de pain aux peuples qui le mangent avec leurs autres viandes, mais ils en

font un breuvage qui eſt eſtimé d'eux tous generalement pour le plus delicieux & le plus excellent du monde ; pour faire le pain ils tirent tout le jus de la racine Yuca, & aprés la battent & la brayent en ſorte qu'elle devient toute en farine & de cette farine ils font de grands tourteaux qu'ils font cuire dans un four, & c'eſt ce qu'ils appellent Caſſave, tout tendre c'eſt un agreable manger, mais un jour paſſé il devient ſi ſec qu'il peut ſe gader pluſieurs mois, ils le mettent d'ordinaire au haut de leurs cabanes pour eſtre plus ſéchement, & quand

ils en veulent faire du breuvage ils prennent ces tourteaux ſecs & les détrempent dans de l'eau qu'ils font boüillir à petit feu tant qu'ils le jugent à propos, cette paſte cuite ainſi avec l'eau devient une boiſſon ſi violante par ſa fermentation qu'elle les enyvre comme fait nôtre vin; ils vſent de ce breuvage dans toutes les aſſemblées qu'ils font, ſoit pour enterrer leurs morts, ſoit pour recevoir leurs hôtes, ſoit pour celebrer leurs feſtes, leurs ſemailles où leurs recoltes; enfin il n'y a point d'occaſions où ils s'aſſemblent que ce breuvage ne ſoit l'eſprit qui les fait

mouvoir & un charme qui les tient liez ; ils font encore une autre ſorte de breuvage avec quantité de fruits ſauvages qu'ils ont en abondance, ils les pilent & les mettent dans de l'eau, & cela ainſi meſlé acquiert enſuite par la fermentation une telle ſaveur & une telle force, qu'elle eſt ſouvent plus agreable à boire que de la bierre qui eſt en vſage parmy tant de peuples. Ils gardent ces boiſſons dans de grands vaiſſeaux de terre comme on en fait en Eſpagne, où dans d'autres moindres qu'ils font d'un tronc d'arbre creuſé, ou dans des corbeilles faites avec des

jones qu'ils couvrent dedans & dehors d'une eſpece de gaudron en ſorte qu'il ne ſe perd pas une goutte de ce qu'on met dedans ; ce pain & ce breuvage ne ſont pas les ſeuls vivres qu'ils ont en vſage, ils ſe ſervent encore de pluſieurs ſortes de viandes & y joignent le fruit, dont ils ont de pluſieurs eſpeces, comme des Bananes, des Ananas, des Gouyaves, des Amos, & des eſpeces de Châtaignes qui ſont fort ſavoureuſes & que l'on appelle au Perou Almandras de la Sierra, c'eſt à dire Amandes de montagnes, & à la verité elles ont plûtoſt la figure d'une Châtaigne que d'une

d'une Amande, parce qu'elles ſont dans des cocques heriſſées comme celles de la Châtaigne. Ils ont des Palmes de pluſieurs ſortes de Coco, des Dattes de fort bon gouſt quoy que ſauvages, & pluſieurs autres eſpeces de fruits qui viennent ſeulement des païs chauds. Ils ont encore pluſieurs ſortes de racines, qui font une bonne nourriture, comme Batates, Yuca, Menſa, que les Portugais appellent Machachora, Cajas, qui ſont comme nos Trufles, & autres qui ſont bonnes à rôtir & à boüillir, de tres bon gouſt & fort nourriſſantes.

CHAPITRE XXV.

L'abondance extraordinaire de Poiſſon, & quel eſt le meilleur de tous.

LE Poiſſon eſt ſi commun chez eux, qu'ils diſent un proverbe, qu'il s'offre au plat de luy-meſme, & il y en a un ſi grand nombre dans la Riviere, que ſans autres filets que leurs mains, ils en prennent tout autant qu'ils veulent : Mais le Pege Buey eſt comme le Roy qui regne ſur tous les Poiſ-

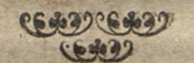
ſons qu'on trouve dans tout le cours du fleuve des Amazones, depuis la ſource juſqu'à ſon embouchure. La delicateſſe & le bon gouſt de ce Poiſſon n'eſt pas imaginable, perſonne n'en mange qui ne croye manger de la chair tres excellente & tres-bien aſſaiſonnée ; ce Poiſſon eſt grand comme un veau d'un an & demy, & en a la teſte & les oreilles ; Il a par tout le corps du poil fait comme de la ſoye de porc blanc, & nage avec deux petits bras. Deſſous il à des tetes avec leſquelles il allaitte ſes petits, ſa peau eſt fort épaiſſe & eſtant bien appreſtée c'eſt un cuir dont

l'on fait des targues assez fortes pour resister à une balle de mousquet. Ce poisson paist sur les bords de la Riviere l'herbe, comme si c'estoit un vray bœuf dont il tire une si bonne substance & de si bon goust, qu'une personne qui en mange mesme une petite quantité est mieux nourie & plus fortifiée que si elle mangeoit une fois autant de mouton ; ce poisson n'a pas la respiration libre dans l'eauë, c'est pourquoy il met souvent le musle dehors pour reprendre halaine & se découvre ainsi à ceux qui le cherchent. Dés que les Indiens l'aperçoivent ils le suivent à force de

rames dans leurs petits Canoos, & dés qu'il paroiſt ſur l'eau pour reſpirer, ils luy jettent certains harpons faits de coquilles avec quoy ils l'arreſtent: L'ayant pris ils le tuent, & le mettent en mediocres morceaux, qu'ils font rôtir ſur des grils de bois qu'ils appellent Boucan; & ainſi appreſté il ſe conſerve ſans ſe gâter plus d'un mois: Ils n'ont pas l'uſage de le ſaler, & de le faire ſecher aprés pour le garder un long temps, parce qu'ils n'ont pas du ſel en quantité, & que celuy dont ils ſe ſervent pour aſſaiſonner leurs viandes eſt fort rare chez eux, & n'eſt fait que des cendres d'une certai-

ne ſorte de Palme ; de ſorte que c'eſt plûtoſt du ſalpeſtre que du ſel.

Nota. Ce Pege Buey eſt fort commun dans toutes les Rivieres qui ſont le long de la côte de Terre-ferme, & il eſt appellé des François Lamantin. Il s'en fait un tres grand debit dans les Antilles, où les Capitaines de Navires marchands le portent aprés l'avoir fait peſcher dans les Rivieres par les Indiens, pour des coûteaux ou des ſerpes qu'on leur donne, aprés quoy les matelots les deſoſſent & les ſalent pour les conſerver, juſques à ce qu'ils en trouvent le debit.



CHAPITRE XXVI.

Les moyens qu'ils ont de conſerver du Poiſſon dans les temps qu'il n'eſt pas poſſible de peſcher ny de chaſſer.

ENCORE que nos Indiens ne puiſſent pas conſerver ſes viandes boucanées un bien long temps, ils n'en reçoivent neanmoins aucune incommodité, car la nature leur a donné l'induſtrie d'avoir de la chair fraîche tout leur hyver qui eſt

le temps des pluyes durant lequel ils ne peuvent ny chaſſer ny peſcher. Pour cela ils choiſiſſent des endroits propres où les inondations ne puiſſent arriver & y creuſent une eſpece de mare de mediocre profondeur pour conſerver beaucoup d'eau qu'ils enferment tout à l'entour d'une paliſſade de pieux, ils y font couler l'eau & les tiennent toûjours pleins tant qu'ils leurs ſervent de reſervoirs pour leurs proviſions d'hyver. Dans le temps que les Tortuës viennent pour terrir (c'eſt le terme) c'eſt à dire pondre leurs œufs à terre, nos Indiens ſe vont mettre en embuſcade dans

les

les lieux où ils ſçavent que les Tortuës viennent d'ordinaire terrir, quand ils en voyent un aſſez grand nombre le long des rivages, ils vont à elles, les renverſent ſur le dos pour les empêcher de regagner leur retraitte, & quand ils n'en voyent plus qui ne ſoient priſes, ils commancent à loiſir à les tranſporter dans leurs reſervoirs; pour cet effet s'ils ſont loin de leurs cabanes ils enfilent toutes ces Tortuës par des trous qu'ils leur font au haut de leurs coquilles avec de grandes cordes & les remettant ſur leurs pieds, les remenent ainſi à l'eau & les font ſuivre

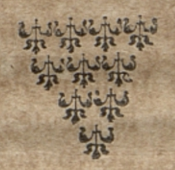
leurs Canoos où elles ſont attachées, dans leſquels ils ſe jettent pour regagner leurs maiſons ; arrivez chez eux ils les portent dans leurs re- ſervoirs, les délient & les y nouriſſent de feüilles & branches d'arbres qu'ils leur jettent ; quand ils veulent ils en tirent, & une de ces Tor- tuës eſt capable toute ſeule de nourrir quelque-temps une grande famille quelque nombreuſe qu'elle ſoit ; de ſorte qu'il ne faut pas s'é- tonner ſi ces Indiens ne ſont jamais reduits à la faim, puis qu'outre la grande quan- tité de Tortuës, qui ſe prend pour faire ces provi- ſions, qui monte ſouvent à

plus de cent pour chaque reſervoir, il y a tant à manger à une qu'elle ſuffit pour pluſieurs perſonnes. Ces Tortuës ſont auſſi larges qu'une rondache à mettre un homme à couvert & leur chair eſt auſſi bonne que celle d'une jeune vache, dans le temps de leurs pontes on trouvera des femelles qui auront juſqu'à deux & trois cens œufs dans le ventre plus gros & meſme auſſi bons que ceux de nos poules, il eſt vray qu'ils ſont de plus difficile digeſtion. Il y a une ſaiſon ou elles ſont ſi graſſes qu'on peut tirer de chacune une bonne barrique de graiſſe qui vaut du beurre & qui

estant un peu salée a le meilleur goust du monde & se conserve tres-bien, non seulement il sert à frire le poisson, mais il est aussi bon pour les sauces que le meilleur & le plus delicat beurre de vache, de sorte que ces Barbares n'ont parmy eux aucune necessité de nos commoditez, & prevoyent aussi bien à leurs besoins que l'on peut faire parmy les Nations les plus policées. Il est encor à propos de remarquer deux choses à l'égard des Tortuës: La premiere, qu'aprés qu'elles on fait un trou dans le sable au delà des bornes des plus hautes marées, elles y font toute leur ponte

en une ſeule fois & tout de ſuite, aprés-quoy elles couvrent proprement leurs œufs du meſme ſable qu'elles ont oſté, en ſorte qu'il eſt impoſſible à l'œil d'en remarquer l'endroit, enſuite de quoy elles retournent à l'eau à reculons pour oſter entierement la connoiſſance de leur veritable piſte & de leur nid, & ne reviennent à terre que l'année d'aprés, laiſſant au Soleil le ſoin d'éclore leurs œufs par ſa chaleur, ce qui arrive toûjours en quarante jours; aprés quoy on les voit grandes comme un écu percer le ſable & gagner la mer à la file & à la maniere des fourmis:

L'autre remarque eſt qu'on les deſoſſent pour les ſaller & les porter enſuite par toutes les Colonies des Antilles, qui eſt un negoce où pluſieurs Capitaines & Marchands trouvent leur compte.



CHAPITRE XXVII

Comment la necessité a fait ces Peuples prudents, & dans les autres temps la confiance qu'ils ont en l'abondance de toutes choses qu'ils ont chez eux.

CEs Indiens de nostre bien-heureuse Riviere ont cette prevoyance dont je viens de parler pour une saison ou tout semble leur manquer, mais le temps de leur hyver estant passé ils ne craignent plus rien & ont

toutes choses en abondance, de sorte qu'ils ne songent jamais au lendemain, & ne croyant pas qu'ils puissent avoir besoin & necessité le jour d'aprés ils n'y prevoyent point autrement qu'en se nourrissant bien & en se réjoüissant, pour estre plus dispos & plus forts à chercher leur vie le jour suivant, ils ont toutes les facilitez du monde pour la pesche de toutes les sortes de poissons qui sont dans cette Riviere & en ont d'autant de sortes que de saisons. Quand les debordements diminuent & laissent des lacs dans les fonds des terres que les eauës ont inondées, ils se servent

d'une plaiſante commodité pour prendre les poiſſons qui s'arreſtent en ces endroits, avec deux ou trois gros bâtons qu'ils ont applatis ils frappent l'eau, & à peine le poiſſon commence à eſtre étourdy de la force du bruit que l'on fait en frapant qu'il monte tout ſur l'eau comme mort & ſe laiſſe prendre à la main. Ce n'eſt pas le bruit mais la qualité du bois qui enyvre le poiſſon, les Galibis qui ſont les naturels de Cayene & d'une partie de la Guiane s'en ſervent & l'appellent Inecou.

Mais la peſche la plus ordinaire qu'ils font en tout temps & en toutes occaſions

eſt avec la fleche qu'ils tirent d'une main de deſſus une palette qu'ils tiennent de l'autre, la fleche ayant percé le poiſſon fait l'office du liége pour faire voir dequel coſté tourne le poiſſon bleſſé aprés lequel ils ſe lancent dans leurs Canoos & empoignant le bout de la fleche ils tirent ce poiſſon à eux, ils prennent toutes ſortes de poiſſons de cette maniere, & ny petits ny grands ne ſe peuvent ſauver de leurs armes, il s'en trouve d'autant de ſortes dans cette Riviere, & tous ſi excellents que ce ſeroit perdre du temps d'en faire la deſcription plus ample; il y en a un entre autres

que ceux du païs appellent Paraque, qui ressemble à une grande anguille, ou pour mieux dire a un petit Congre; il a une proprieté telle que quand il est en vie si une personne le prend avec la main, un froid & un tremblement le prend tel que s'il avoit le froid de la fiévre, & le tremblement cesse incontinent qu'on cesse de le tenir.



CHAPITRE XXVIII.

L'abondance du Gibier qui ſe trouve dans le voiſinage de cette Riviere & les diverſes ſortes d'animaux qui ſervent à la nourriture de ces Peuples.

LA Nature pour oſter à ces Sauvages le degouſt qu'ils pourroient avoir s'ils ne mangeoient que du poiſſon quelque excellent qu'il fût, & pour ſatisfaire l'envie qu'ils pourroient avoir de temps à autre, de manger

de la chair, a voulu que la terre leur fuſt auſſi favorable que les eauës, & qu'elle produiſit pour la neceſſité autant que pour le plaiſir de ces Sauvages des animaux de toute ſorte d'eſpece; mais entre autre, il y en a un qui eſt appellé Dautas de la grandeur d'une Mule, & qui luy reſſemble fort en couleur & en la forme du corps; il a la chair auſſi délicate & d'auſſi bon gouſt qu'un bouvillon, il eſt vray qu'elle eſt un peu fade; ils ont auſſi des Cochons dans les montagnes qui ne ſont, ny de l'eſpece de nos Cochons domeſtiques, ny de celle des Sangliers, mais

d'une autre eſpece toute particuliere qui a un évent ſur les reins comme un nombril ; toutes les Indes occidentales ſont peuplées de cette eſpece d'animaux. La chair en eſt fort bonne & fort ſaine , autant pour le moins que celle des Porcs ſangliers que nous avons dans nos foreſts ; il y en a d'autres encore qui reſſemblent aſſez à nos Cochons domeſtiques ; ils ont auſſi des Renados , des Pacas, des Cotias , des Ignanats , des Agotis , & autres animaux qui ſont particuliers aux Indiens , & qui ſont auſſi excellens que les plus delicats de l'Europe ; ils ont des

Perdrix auſſi, & des Poules domeſtiques comme les nôtres, qui leur ont eſté apportées du Perou, & qui de l'un à l'autre ſe ſont répanduës par tous les bords de la Riviere des Amazones. Les Lacs qu'ils ont par tout leur nourriſſent un grand nombre d'Oyes & d'autres Oyſeaux de Riviere. Ce qui eſt remarquable, eſt le peu de travail que coûte cette chaſſe à ceux qui y vont : Nous en avons fait l'experience pluſieurs fois dans noſtre Camp. Tous les ſoirs quand nos gens avoient mis pied à terre, & avoient fait faire aux Indiens qui eſtoient de nos amis, autant de hutes

qu'il nous en faloit pour nos logemens (ce qui emportoit bien du temps) nos gens ſe ſeparoient, les uns alloient avec leurs chiens chaſſer vers les montagnes, les autres ſe mettoient ſur la Riviere avec leurs arcs & leurs fléches : & nous voyions les uns & les autres revenir quelques heures aprés ſi chargez de Poiſſon & de Venaiſon, que nous en avions tous plus qu'il ne nous en faloit pour tout ce que nous eſtions. Cela fut ainſi non pas un jour ſeul ou deux, mais tous les jours que dura noſtre voyage, non pas ſans nous donner de l'admiration & nous faire attri-

buer

buer cette abondance à la Providence puiſſante & liberale du Seigneur, qui avec cinq pains & un peu de poiſſon donna à manger à cinq mille perſonnes.



CHAPITRE XXIX.

L'agreable temperature de l'air dans tout ce païs, ce qui y fait l'hyver, & si la chaleur y est grande estant sous la ligne, & qu'il n'y a qu'une seule incommodité.

TOut le long de la Riviere & mesme dans toutes les Provinces voisines l'air est si temperé & la disposition du temps si reglée, qu'il n'y a jamais de chaleur qui abate, ny de froid qui

fatigue, ny de varieté de ſaiſons facheuſe encore qu'il y aye tous les ans une eſpece d'hyver, il ne vient pas neanmoins du different cours des planetes ny de l'eloignement du Soleil, car il s'y leve & ſe couche toûjours a une meſme heure. Il n'y a que les inondations qui y cauſent plus d'incommoditez à cauſe des grandes humiditez qu'elles laiſſent ſur la terre, & d'ailleurs que couvrant les campagnes elles empechent que pendant pluſieurs mois on ne puiſſe faire les ſemailles & y recüeillir les fruits de la terre. Par ces inondations on diſtingue dans tout le Perou l'hyver du printemps,

on appelle tout le temps que la terre ne produit point de fruits, l'hyver, & le printemps, la ſaiſon que l'on employe à ſemer & à recüeillir non ſeulement les Mays qui eſt le grain le plus important, mais toutes les autres ſemences que la terre produit, ou d'elle meſme, ou pour le travail de l'homme. Ces inondations arrivent deux fois l'an dans toute la longueur de la Riviere.

Nous avons remarqué que ceux qui habitent plus proche des montagnes de Quito souffrent plus de chaleur que les autres qui ſont en venant à la mer le long de noſtre riviere, & la raiſon eſt

que d'ordinaire il vient des Briſes ou vents qui viennent du coſté de la mer du Nord qui durent des deux, trois, & quatre heures le jour & quelquesfois plus, rafraichiſſent extremement l'air & apportent de grands ſoulagements à tous ces Peuples qui ſont moins éloignez de la mer.

Il faut dire cependant que la chaleur la plus grande même dans les montagnes ne l'eſt pas plus qu'à Panama & à Cartagene, parce que quelque grande qu'elle ſoit elle eſt par tout moderée par de petits vents qui ſoufflent tous les jours & qui non ſeulement rendent l'air com-

mode & ſuportable aux habitans, mais encore ont la proprieté de deffendre de la corruption tous les vivres & toutes les munitions, j'en ay fait moy meſme l'experience ſur le pain à chanter que nous portions avec nous que j'ay trouvé au bout de cinq mois & demy que nous eſtions ſortis de Quito auſſi frais que s'il euſt eſté nouvellement fait ; cela nous eſtonna d'autant plus mon compagnon & moy qu'ayant eſté en preſque toutes les parties du nouveau monde, nous avons vû que le pain & les autres choſes de moindre ſubſtance ſe corrompoient en fort peu de temps.

Auſſi quoy que toute cette longueur de païs ſoit ſi voiſine de la Ligne Equinoctiale, le Soleil n'y eſt point nuiſible neanmoins, ny meſme le ſerain de la nuit, bien qu'il ſoit fort grand. J'en ſuis un bon témoin, car j'ay d'ordinaire paſſé pendant tout noſtre voyage, les nuits entieres à l'air, ſans qu'il m'aye jamais donné le moindre mal de teſte ny la plus petite fluxion; & cependant par tout ailleurs un ſeul rayon de la Lune me cauſoit de grandes incommoditez. Il eſt vray que dés le commencement de noſtre voyage, tous ceux qui venoient des païs froids eurent preſque tous la fiévre;

mais avec trois ou quatre ſaignées ils en furent tous gueris : On ne ſent ny on ne reconnoiſt point d'air corrompu le long de cette Riviere, comme il eſt preſque en tous les autres lieux découverts du Perou, dans leſquels on a vû des hommes demeurer en un moment entrepris de tous leurs membres par des rhumatiſmes violents, qui ne prevenoient que d'une ſubite corruption d'humeurs, & qui degeneroient aux uns en une paraliſie incurable, & faiſoient perdre la vie aux autres. En un mot ſans les chaleurs qui ſont inſuporables en la plûpart des lieux habitez du Perou,

le

le païs de la Riviere des Amazones ſe pourroit nommer ſans exageration un Paradis terreſtre.



CHAPITRE XXX.

La beauté de ce païs là, & la quantité de ſimples, d'arbriſſeaux, & d'arbres medecinaux.

CEtte douce temperature fait que tous les bords de noſtre Riviere ſont couverts de mil ſortes de beaux arbres, & que la verdure s'y conſervant perpetuellement par la fraîcheur de l'air, mil payſages ſe preſenterent a nos yeux toûjours plus beaux & plus differents comme à l'envy les

uns des autres, & nous firent avoüer que l'art avoit encore beaucoup à apprendre de la nature quand elle ſe montre ſi excellente & ſi rare. La terre eſt fort baſſe preſque par tous les bords de noſtre Riviere, mais elle s'éleve en s'en éloignant peu à peu par des petites collines qui aboutiſſent à de belles plaines toutes chargées de fleurs ſans un ſeul arbre ; au de-là l'on voit de beaux valons tous couverts d'herbes par la fraîcheur des ruiſſeaux qui y coulent, & qui y conſervent la verdure.

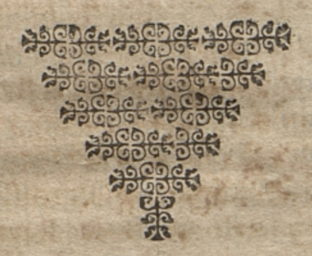
Au de-là de toute cette étenduë de païs on voit des colines s'élever les unes ſur

les autres, & faire ces hautes montagnes qui regnent d'un bout à l'autre du Perou ſous le nom de Cordelieres, comme qui diroit des colines plantées au cordeau.

Il y a quantité de bocages qui produiſent toutes ſortes de ſimples, dont les Indiens ſçavent bien ſe ſervir pour la gueriſon de leurs maladies; Il y croiſt des Caſſiers qui portent la meilleure Caſſe de toutes les Indes; on y trouve d'excellente Salſepareille, des Gommes & des Reſines tres-bonnes pour les maux, & une prodigieuſe quantité de miel que les abeilles ſauvages font de tous les côtez, ſi abondam-

mẽt qu'on ne le peut épuiſer, & qui eſt auſſi bon à manger qu'il eſt excellent pour la compoſition de pluſieurs remedes : Les mouches à miel font auſſi de la cire qui eſt noire, mais qui ne laiſſe pas d'eſtre auſſi fort bonne, & de brûler auſſi bien que la blanche & la jaune. Il y a auſſi des arbres que ceux du païs appellent Audiroüas, dont il coule une huile qui eſt merveilleuſe pour guerir les playes ; l'on y voit encore l'arbre appellé le Copayba, qui paſſe le meilleur baume d'Orient ; enfin il y croiſt mil eſpeces differentes d'herbes & d'arbriſſeaux qui ont des vertus extraordinaires,

ſans parler de celles qui ne ſont pas encore connuës qui pourroient former un nouveau Dioſcoride & un ſecond Pline ; & il ſeroit bien difficile de donner la connoiſſance de toutes les proprietez de tant de differens ſimples.



CHAPITRE XXXI.

La quantité d'arbres qui croiſſent en ce païs, des Cedres & autres eſpeces propres à bâtir des vaiſſeaux ; & la prévoyance de la nature à fournir tout ce qui y eſt neceſſaire à la reſerve du fer.

LEs arbres qui croiſſent le long de la Riviere ſont ſans nombre, & d'une groſſeur & hauteur ſurprenante ; j'ay meſuré un Cedre qui avoit trente palmes

de tour, les Aubes ſont preſque tous ainſi, & ſont excellents pour les bâtimens de mer & de terre : Ce ſont pour la plûpart des Cedres, des Coibos, de Palohierro, & Palo Colorado, & pluſieurs autres ſemblables qui ſont connus dans le païs, & qui ne ſont pas plûtoſt coupez qu'on s'en peut ſervir ſeurement, & les vaiſſeaux qui en ſont faits peuvent eſtre mis à l'eau dés qu'ils ſont achevez. L'on n'a aucun beſoin des choſes de noſtre Europe pour en conſtruire ſur les lieux, ſi ce n'eſt du fer pour forger des cloux & les autres pieces de ſerrurie neceſſaires au bâtiment des vaiſ-

ſeaux grands & petits. Tout le reſte ſe trouve abondamment dans le païs, les Habitans font des cables d'écorces d'arbres; ils ont de la poix & du bray auſſi bons que ceux d'Europe, & l'huile n'y manque pas pour la rendre ferme & ſolide, ou pour temperer ſa dureté, ſoit celle que l'on tire du poiſſon, ſoit celle que l'on tire des arbres; ils font de l'étoupe ſi bonne qu'is appellent Ambira, que l'on ne ſçauroit en employer de meilleure pour calfater les vaiſſeaux, & pour la meſche des mouſquets: Le cotton leur fournit abondamment dequoy faire des voiles; auſſi eſt-ce

de toutes leurs graines menuës celle qui vient le mieux dans leurs champs : & aprés tout il y a un ſi grand nombre de Peuple, que l'on en peut tirer autant d'Ouvriers & de Matelots que l'on voudra pour bâtir, & pour armer autant de Gallions que l'on en mettra ſur les chantiers.



CHAPITRE XXXII.

Quatre choſes qui abondent ſur les bords de cette Riviere capables d'enrichir de grands Royaumes.

IL y a quatre choſes le long de cette Riviere, qui eſtant bien cultivées ſont capables d'enrichir plusieurs Royaumes ; la premiere eſt le bois à bâtir dont il s'en trouve de couleur rare & particuliere, comme le bel Ebeine ; & du bois

commun il y en a une ſi grande quantité qui merite bien le tranſport, que quelque grande que ſoit celle qu'on en pourroit tirer, on n'en pourroit jamais épuiſer le païs.

La ſeconde choſe eſt le Cacao qui ſert à la compoſition du Chocolatte; les bords de cette Riviere en ſont tous couverts, & pendant noſtre voyage nos gens ne couperent jamais preſque que de ces arbres pour faire les huttes de camp. Cet arbre eſt tres-eſtimé pour ſon fruit par toute la nouvelle Eſpagne, & par tout ailleurs où l'on ſçait ce que c'eſt que le

Chocolatte. Chaque pied de cet arbre vaut huit reaux d'argent de revenu tous frais faits ; & l'on peut bien juger qu'il n'eſt pas beſoin d'un grand travail pour cultiver ces arbres le long de cette Riviere, puiſque la nature ſans culture & ſans aide de l'art, leur fait porter du fruit en ſi grande abondance.

La troiſiéme eſt le Tabac, dont il y a une prodigieuſe quantité le long de cette Riviere, ce qui eſt fort eſtimé parmy tous les Habitans ; de ſorte que s'il étoit élevée avec le ſoin que demande cette plante, ce ſeroit le meilleur tabac du

monde ; parce qu'au jugement de ceux qui s'y connoissent, on ne peut pas desirer un terroir & une temperature d'air meilleure pour ces sortes de choses que ceux de nostre Riviere.

La plus considerable & pour laquelle à mon avis on devroit faire des établissemens fermes & solides le long de cette Riviere est le Sucre ; c'est la quatriéme chose, mais le trafic en est bien plus noble, le profit bien plus seur & bien plus grand pour un Royaume que des autres; * & presente-

* *Nota*. Au temps que cette navigation s'est faite, les Hollandois qui estoient en guerre avec les Espagnols, avoient conquis & occupoient presque tout le Brezil, la compagnie Hollandoise des VVest Indes y ayant alors pour General de ses troupes par mer & par terre le Prince Maurice de Nassau.

ment que la guerre allumée entre nous & les Hollandois doit nous donner de l'emulation pour nous faire trouver chez nous les choſes que nos ennemis nous apportent de leurs terres du Brezil , nous devrions nous haſter de nous établir dans ce païs, & élever les moulins & autres machines neceſſaires pour le ſucre ; il ne faudroit pour cela ny beaucoup de temps, ny beaucoup de peine, ny beaucoup de dépenſe, ce que l'on craint plus aujourd'huy. La terre eſt la plus propre pour les Cannes qu'il y en aye dans tout le continent du Brezil ; & c'eſt une choſe

que nous pouvons aſſurer pour avoir vû & connu toutes ces Provinces. Le terroir des bords de noſtre Riviere eſt par tout une terre blanche & graſſe, telle que ceux qui ſe donnent à la culture de ces plantes peuvent la ſouhaiter, qui devient tellement fertile & abondante par les inondations de la Riviere qui durent peu de jours, & qui engraiſſent la terre, qu'il y a plus à craindre du trop que du peu. Ce ne ſera pas une choſe nouvelle de faire venir des Cannes de ſucre dans ce païs, parce que tout du long de ce grand fleuve depuis

puis la ſource juſqu'à ſon embouchеure nous en trouvâmes par tout qui ſembloient nous donner des montres de l'abõdance dont elles peuvent multiplier toutes les fois qu'on voudra s'appliquer à cette culture, & à faire des moulins à ſucre ; ce qui ſe fera à peu de frais toutes les fois que l'on voudroit, non ſeulement parce qu'il y a toutes ſortes de bois & en grand nombre, comme j'ay déja dit, mais encore parce que les eaux y ſont auſſi favorables, & en auſſi grande quantité qu'on le peut ſouhaiter. Il n'y a rien qui y manque que le cuivre, au-

quel beſoin nous pouvons ſupléer en le tirant de chez nous pour y envoyer, dans l'aſſurance d'en recevoir un profit conſiderable.



CHAPITRE XXXIII.

Plusieurs autres marchandises utiles pour le trafic, qui se trouvent en ce païs.

OUTRE ces quatre sortes de biens qui se peuvent tirer de ces terres découvertes, capables d'enrichir tout un monde, il y en a encore beaucoup d'autres, quoy que moins rares, qui ne laisseront pas d'apporter un profit considerable au Royaume, comme est le co-

ton qui y vient abondamment, le Rocou qui ſert aux Teinturiers pour faire la belle Ecarlatte ſi eſtimée par toutes les Nations qui ont commerce avec nous, la Caſſe & la Sarſepareille : on y fait auſſi des huiles pour guerir les bleſſures, qui égalent les meilleurs baumes; on y trouve des Gommes & des Reſines d'un odeur admirable, & un certain arbriſſeau nommé Pita, dont on tire le meilleur fil du monde, & dont la terre produit une infinité, & mil autres choſes dont le beſoin & l'utilité ſe découvrent chaque jour.

CHAPITRE XXXIV.

Que plusieurs montagnes de ce païs doivent estre des mines d'or & d'argent, par des raisons convaincantes.

JE ne parle point du nombre des mines d'or & d'argent qui sont découvertes dans les terres conquises, ny celles que l'on y découvrira avec le temps; mais je me trõpe fort dans mon jugement, ou je crois que l'on en trouvera bien d'autres en ce

païs, qui seront plus riches que toutes celles du Perou, quand on y voudroit comprendre la fameuse montagne de Potossi.

Je ne le dis pas sans fondement, ny par le seul dessein de faire valoir cette grande Riviere, je le dis avec raison & avec experience, parce que j'ay vû beaucoup d'or aux Indiens que nous rencontrâmes en descendant le long de la Riviere, qui nous donnerent des connoissances certaines qu'il y avoit grand nombre de mines d'or & d'argent dans leur païs. Cette grande Riviere reçoit toutes les eauës de toutes les plus riches terres de l'Ame-

rique. Du côté du Sud viennent à elles ces riches rivieres qui ont leurs ſources les unes autour du Potoſſi, les autres au pied de Guanico qui eſt une montagne proche la ville de Lima ; d'autres deſcendent de Cuſco, d'autres de Cuença & de Gibaros, qui eſt la terre la plus riche en or qui ſoit en tout ce qui a eſté découvert juſqu'aujoud'huy ; de ſorte que de ce côté-là, tout autant de rivieres, de ſources, de petites fontaines, & de ruiſſeaux qui courent à la Mer en l'eſpace de ſix cens lieuës qu'il y a depuis le Potoſſi juſqu'à Quito, tous rendent hommage à la Riviere

des Amazones, & luy payent des tributs d'or, comme font auſſi tous les autres qui deſcendent du nouveau Royaume de Grenade, qui n'eſt pas moins riche en or que toutes les autres Provinces du Perou; & puiſque cette Riviere eſt la grande route & le principal chemin pour paſſer aux lieux où ſont les plus grandes richeſſes du Perou, on peut bien aſſurer qu'elle eſt la ſouveraine maiſtreſſe de toutes; de plus ſi ce lac doré a tout l'or que le bruit commun luy donne, ſi les Amazones ſont habitantes des plus riches montagnes du monde, comme plu-

ſieurs

ſieurs l'aſſurent pour l'avoir vû, ſi les Tocantins ſont ſi abondants en pierres precieuſes & en or, comme quelques François qui ont paſſé dans leur païs l'aſſurent; ſi les Omagnas avec la reputation de leurs grandes richeſſes ont eſté capables de jetter un jour tout le Perou dans la ſedition, & obliger par force le Vice-Roy d'envoyer une groſſe armée ſous la conduite de Pedro d'Orſua pour aller conquerir leur païs; tout cela eſt enfermé de noſtre Riviere des Amazones: Le Lac doré, les Amazones, les Tocantins, & les Omagnas ſont

ſur les bords, comme l'on verra cy-aprés : & finalement c'eſt celle qui ſemble eſtre de la main du Dieu depoſitaire des immenſes treſors, que la Providence divine a reſervez pour enrichir le plus grand, le plus vaillant, & le plus heureux Roy qui ſoit ſur la terre.



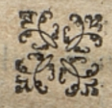
CHAPITRE XXXV.

La prodigieuſe étenduë des païs qui ſont le long de noſtre Riviere.

CETTE grande étenduë de païs qui ſe trouve le long des bords de nôtre grande Riviere vaut un Empire qui peut avoir quatre mille lieuës de circuit, & je ne penſe pas m'écarter beaucoup, parce que ſi elle a de longueur mil trois cens cinquante ſix lieuës meſurées avec exactitude, & ſur la ſupputation d'Oreillane qui

fut le premier qui l'a découverte & couruë mil huit cens lieuës. Si chaque riviere qui du côté du Nord ou du Midy entre dans la noſtre, vient de plus de deux cens lieuës en loin, & en beaucoup d'endroits plus de quatre cens lieuës ſans approcher d'aucune terre peuplée des Eſpagnols de quelque côté que ce ſoit, ne ſe rencontrant depuis noſtre Riviere que des Nations differentes, des Peuples qui ne ſont pas encore connus, il faut bien tomber d'accord que cet Empire aura plus de quatre cens lieuës pour le moins dans le plus étroit de ſa largeur; ce qui fait avec les

mil trois cens cinquante ſix lieuës de longueur de mon compte, ou mil huit cens lieuës ſur les ſupputations d'Oreillane, fort peu moins de quatre mil lieuës de circuit par les regles de la Coſmographie & de l'Arithemetique.



CHAPITRE XXXVI.

Le grand nombre de Peuples qui vivent dans ces Provinces, au nombre de plus de cent cinquante.

TOUT le nouveau Monde (il y a lieu de l'appeller ainſi) eſt peuplé de Barbares répendus en differentes Provinces, & qui font autant de Nations diverſes; il y en a plus de cent cinquante dont je puis parler aſſurément; je les

nommeray par leurs noms, & remarqueray la ſituation de leurs terres pour en avoir vû une partie, & pour avoir eü la connoiſſance des autres par des Indiens qui avoient eſté chez eux. La diverſité de leurs langues fait la difference de ces Nations, qui ſont autant étenduës & autant peuplées d'Habitans, que toutes celles que nous ayons pû voir le long de noſtre voyage. Le païs eſt ſi peuplé, que les habitations ſont prés les unes des autres; & non ſeulement cela ſe trouve dans l'étenduë d'une meſme Nation, mais par tout; de ſorte que les dernieres peuplades d'une

Nation ſont ſi proches & ſi
voiſines de celles d'une au-
tre, que l'on entend cou-
per le bois du dernier bourg
d'une Nation dans pluſieurs
peuplades de l'autre. Cette
proximité ſi grande ne ſert
à rien pour les tenir en paix,
au contraire ~~ils~~ ſont toûjours
en guerre continuelle, &
journellement ils s'entre-
tuënt, & ſe font eſclaves
les uns les autres: C'eſt
le malheur ordinaire des
grandes multitudes, & ſans
cela il n'y auroit pas aſſez
de terrain pour les contenir;
ils paroiſſent vaillants & dé-
terminez entr'eux, nean-
moins nous n'en avons point
vû dans tout noſtre voyage,

qui tinſſent ferme contre nos Soldats, & tous ces Barbares n'ont jamais eü la hardieſſe de ſe mettre en défenſe, & ne ſe ſont ſervy que de celle que les plus lâches, & les plus épouvantez ont toûjours embraſſé, qui eſt de fuïr ce qui leur eſt fort facile, parce qu'ils vont ſur l'eau dans de certains petits bâtimens ſi legers, qu'ils abordent à terre viſte comme un éclair, & les prenant ſur leurs épaules, ils vont ſe retirer vers quelque lac, dont la Riviere en fait quantité, où remettant leurs petits vaiſſeaux à l'eau, ils ſe jettent dedans, & ſe moquent de leurs en-

nemis quels qu'ils ſoient, parce qu'ils ne peuvent pas faire de meſme avec quelque ſorte de vaiſſeaux qu'ils pourroient avoir.



CHAPITRE XXXVII.

Les armes dont se servent ces Peuples pour attaquer, & pour se deffendre.

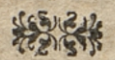
TOUTES leurs armes cõsistent en des javelines de mediocre longueur, & en des dards faits de bois bien durs, & qu'ils travaillent en pointe si aiguë, qu'ils ne manquent jamais de percer un homme de part en part, tant ils les lancent avec adresse : Ils ont encore une

autre ſorte d'armes nommées Eſtolicas, auſquels les Soldats du grand Inca Roy du Perou eſtoient fort adroits ; c'eſt un bâton d'une toiſe de long, & de trois doigts de large applany en table, à un bout d'un côté on y fiche un os fait en dent à quoy ils areſtent une fleche de ſix pieds de long, dont la pointe eſt pareillement armée d'un os, ou d'un morceau de bois bien dur qu'ils ont taillé en forme de barbillon ; de ſorte que atteignant quelqu'un elle demeure fichée où elle frape & pend tout de ſa longueur ; ils la prennent de la main droite avec quoy ils tien-

nent l'Eſtolique par le bout d'enbas, & fichant la fleche dans cet os qui eſt au bout d'enhaut ils la lancent avec tant de force & tant de juſtece, qu'ils ne manquent jamais leur coup de cinquante pas. Ces armes leur ſervent à la guerre, à la chaſſe, & à la pêche principalement, de ſorte que quelque ſorte de poiſſon que ce ſoit qu'ils peuvent appercevoir dans l'eau, quelque caché qu'il ſoit ils le lancent; & ce qui eſt plus admirable eſt qu'avec ces armes ils enclouënt les Tortuës, lors qu'aprés avoir fuy dans les eauës pour n'eſtre pas apperçeuës, elles viennent à lever la teſte hors

de l'eau pour reſpirer, comme c'eſt leur ordinaire de faire ainſi de temps en temps, & en fort peu d'eſpace de temps ; ils leur tirent cette fleche dont ils leur traverſent le col, qui eſt le ſeul endroit par où elles peuvent eſtre frapées, pour n'eſtre point couvert d'écaille : Pour armes de deffenſes ils ſe ſervent de rondaches qu'ils font de cannes de roſeaux fenduës par la moitié, & dont ils font une tiſſure ſi propre & ſi ſerrée les unes avec les autres, qu'encore qu'elles ſoient bien plus legeres, elles ne ſont pas moins fortes que les autres qu'ils font du cuir du

poiſſon Peguebey, dont j'ay déja parlé. Quelques-unes de ces Nations ſe ſervent d'arcs & de fleches ſeulement, qui ſont des armes eſtimées entre toutes les autres pour la force & pour la viteſſe dont elles frapent. Il y a abondance d'herbes venimeuſes dans le païs dont quelques-unes de ces Nations font un poiſon ſi vif, que leurs fleches en eſtant frottées ne bleſſent jamais au ſang qu'elles n'ôtent la vie de meſme temps.



CHAPITRE XXXVIII.

Leur maniere de vivre ensemble, de faire leurs commerces, & de faire des batteaux pour leur commerce.

TOus les Peuples qui vivent aux bords de nostre grande Riviere vivent ensemble en de grandes peuplades, & tout leur commerce & trafic s'y fait par eau comme à Venise ou à Mexique, dans de petites barques qu'ils nomment Canoos;

noos; ils les font de bois de Cedres, & la Providence divine leur en pourvoit si abondamment, que sans qu'ils ayent la peine ny de les aller couper, ny de les tirer de la montagne, ils leur sont envoyez avec les courants de la Riviere, qui pour supléer aux besoins de ces Peuples, leur arrache des plus hautes montagnes du Perou des Cedres, & les leur apporte au pied de leurs maisons, où ils peuvent en choisir chacun celuy qui luy est plus propre. Mais la merveille c'est que parmy un si grand nombre d'Indiens, dont il n'y en a pas un qui n'ait besoin pour le

ſervice de ſa famille d'un ou de deux de ces troncs d'arbres, pour faire un ou deux Canoos comme ils en ont en effet tous, il n'y en a pas un à qui il en coûte davantage que d'aller juſqu'au bord de la Riviere, & d'attacher une corde au premier arbre qui flotte, & le mener juſqu'au devant de ſa caſe, où l'arreſtant juſqu'à ce que le fleuve ſe ſoit retiré, auſſitoſt qu'il eſt à ſec ils s'appliquent d'une égale induſtrie à le creuſer, & à en faire un Canoos tel qu'ils en ont beſoin.

CHAPITRE XXXIX.

Des outils qu'ils ont pour couper & fendre le bois, pour le polir, & faire les meubles de maiſons.

TOus les outils qu'ils ont, ou pour faire leurs Canoos, ou pour bâtir leurs maiſons, & avoir le reſte qui leur eſt neceſſaire, ſont des coignées & des haches, qui ne ſont pas forgées par d'excellents Forgerons, mais que la neceſſité (une excellente Maî-

treſſe) leur a forgé dans l'imagination. Elle leur a enſeigné à couper l'écaille de la Tortuë la plus dure qui eſt celle de deſſous l'eſtomac ; Ils la coupent par feüilles d'une palme de large, & un peu moins d'épaiſſeur. Aprés l'avoir ſechée à la fumée, & affilée ſur une pierre, ils la fichent dans un manche de bois, & ſe ſervent de cet outil comme de la meilleure coignée, pour couper tout ce qui leur vient en fantaiſie, mais avec un peu plus de peine. Ils font leurs haches de la meſme matiere, & y ajoûtent un bout, qui eſt une machoire de Peguebey, qu'il ſemble

que la nature aye fait exprés pour ſervir à cet uſage, avec ces inſtrumens ils finiſſent auſſi parfaitement tous leurs ouvrages, non ſeulement leurs Canoos, mais encore leurs tables, leurs armoires, leurs ſieges, & leurs autres meubles, que s'ils avoient les meilleurs outils de menuiſerie qu'il y aye parmy nous. Entre ces Nations il y en a quelques unes qui font des coignées de pierres qu'ils affilent à force de bras, & qui ſont bien plus fortes que celles de Tortuës; de ſorte qu'avec moins de crainte de les rompre, & bien plus promptement ils coupent quelque gros arbre qu'ils

veuleut abbattre. Leurs ciſeaux, rabots, & vilbrequins dont nous nous ſervons pour les ouvrages les plus delicats de la menuiſerie, & dans leſquels ils travaillent excellemment, conſiſtent en des dents de ſanglier, cornes d'animaux qu'ils entent dans des manches de bois, & s'en ſervent auſſi bien que nous pourrions faire des meilleurs d'acier.

Toutes ces Provinces produiſent preſque tout le coton, les unes plus les autres moins, mais tous ne s'en ſervent pas pour ſe vétir, au contraire la plûpart vont tous nuds, tant hommes que

femmes, & n'ont non plus de honte de ſe montrer ainſi qu'on auroit pû en avoir dans l'eſtat de la premiere innocence.



CHAPITRE XL.

La Religion de ces Peuples, & la creance qu'ils ont en leurs Idoles ; diſcours d'un Cacique ſur ce ſujet.

LA Religion de tous ces Gentils eſt preſque toute ſemblable, ils adorent tous des Idoles qu'ils fabriquent de leurs mains ; aux uns ils attribuënt & donnent l'authorité de preſider ſur les eauës, & luy mettent pour marque de ſa puiſſance un

un poiſſon à la main ; ils en élisent d'autres pour les faire les maiſtres de leurs ſemailles, d'autres ſont choiſis pour leur inſpirer du courage dans leurs batailles. Ils diſent que ces Dieux ſont deſcendus du Ciel exprés pour demeurer avec eux, & leur faire du bien ; ils ne marquent par aucune ceremonie leur adoration envers ces idoles, au contraire il ſemble qu'ils les ayent oubliez incontinent qu'ils les ont faits, & les portant dans un étuy, ils les laiſsēt ſans s'en ſouvenir tant qu'ils n'en ont point de beſoin : de cette maniere ſi toſt qu'il faut marcher pour aller à la

guerre, ils élevent à la proüé de leurs Canoos l'idole en qui ils ont mis les esperances de leur victoire. Quand ils vont à la pesche de mesme, ils se saisissent de celuy sur lequel ils ont étably la domination des eaües; neanmoins ils n'ont point tant de foy dans les uns ny dans les autres qu'ils ne reconnoissent nettement qu'il peut y avoir un Dieu plus grand & plus puissant que ceux là. Je fais ce jugement sur ce qui se passa entre nous & un de ces Barbares, qui ne nous montra rien de barbare dans toute sa conversation: Ce Sauvage avoit ouy parler à nos gens de la toute-puis-

ſance de Dieu, & conſiderant ce qu'il avoit vû de ſes propres yeux, que noſtre armée avoit navigé cette grande Riviere à mont ſon cours, & aprés avoir traverſé tant de Nations differentes & ſi belliqueuſes, s'en revenant ſans avoir receu aucun dommage ny aucun empeſchement de pas une; il crût que cela ne pouvoit eſtre ſans le ſecours & la puiſſance du Dieu qui nous conduiſoit: Sur cette imagination il nous vint trouver & nous témoignant un grand trouble d'eſprit & une extraordinaire inquietude, il nous dit que pour tout le bon traittement qu'il nous

avoit fait, il ne nous demandoit autre recompenſe que de luy laiſſer un de nos Dieux, puis qu'ils eſtoient ſi puiſſants & ſi bons, afin qu'ils le priſſent en ſa protection luy & ſes vaſſaux, qu'il les fiſt vivre en paix & en ſanté, & leur accordaſt auſſi toſt ce dont ils avoient beſoin pour leur conſervation. On ne manqua pas de luy promettre tout ce qu'il demandoit, & pour une marque certaine il voulut arborer dans ſon village l'étendart de la Croix. C'eſt une coûtume que les Portugais ont introduite par tous les lieux où il y a des Idolatres; je ne ſçay s'ils

le font par un veritable zele comme la chose semble le témoigner, mais il y a bien de l'apparence qu'ils n'élevent le signe sacré de la Croix que pour estre un specieux pretexte, de faire des esclaves de ces pauvres Indiens qu'ils vont enlever jusques dans leurs villages, pour s'en servir & pour les vendre; ce qui nous donna une extréme compassion pour des Peuples dociles, que la douceur attireroit plus aisément à la connoissance du vray Dieu, que toute la rigueur qu'on peut exercer contre eux. Il n'y a rien de plus vray, cõme

j'ay déja dit, que les Portugais ayant esté bien receus & bien traittez par ces bons & charitables Indiens, ils leur laissent le signe de la Croix pour tout le payement de leur hospitalité, & l'élevent au lieu le plus éminent de leurs habitations ; ils leur commandent de garder cette sainte marque avec tant de soin qu'elle ne soit jamais gâtée ; neanmoins il arrive par les injures du temps ou que la Croix tombe ou qu'elle se deffait, ou peut-estre que quelques-uns de ces Indiens comme Idolatres n'en faisant point de cas, malicieusement la mettent

en pieces ; & quand cela arrive les Portugais ne manquent jamais de les condamner tous comme coupables de la prophanation de la Croix , & comme tels les declarent eſclaves perpetuels , non ſeulement eux mais tous leurs enfans , & les enfans de leurs enfans. Ce fut cette raiſon ſeule qui m'obligea de deffendre aux Portugais de laiſſer de Croix parmy ces Peuples , & d'ailleurs ne voulant pas que ce Cacique qui nous avoit demandé un Dieu , crût que ce morceau de bois fuſt noſtre Dieu , & euſt le pouvoir & la divi-

nité de celuy qui nous avoit ſauvé ſur la Croix, de peur de le faire tomber dans l'idolatrie; je le conſolay le mieux que je pûs, & luy dis que le Dieu que nous adorions ſeroit toûjours avec luy, qu'il luy demandaſt tous ſes beſoins, qu'il euſt une entiere confiance en luy, & qu'il luy feroit un jour la grace de l'attirer à la connoiſſance de la vraye Religion. On voit bien par-là que cet Indien ne croyoit pas que ſes Idoles fuſſent de puiſſants Dieux, puis qu'il eſtoit tout preſt de les abandonner pour en ado-

rer un plus grand, si nous eussions voulu luy en donner.



CHAPITRE XLI.

Deux autres diſcours de deux Caciques, qui font voir les lumieres d'eſprit de ces Peuples.

UN autre Barbare nous fit bien connoiſtre qu'il n'avoit pas d'autres ſentimens que ce premier ; cet Indien plus éclairé, mais plus malicieux que l'autre, ne reconnoiſſant aucune puiſſance ny aucune divinité en ſes Idoles, ſe faiſoit paſſer luy-meſme pour

le Dieu de tout ſon païs. Nous apprîmes ces nouvelles quelques lieuës avant que d'arriver à ſon habitation ; nous luy envoyâmes dire que nous luy apportions nouvelles du vray Dieu plus puiſſant que luy, & que nous le prions qu'il nous attendiſt de pied ferme, il le fit, & à peine eûmes-nous mis pied à terre aux rivages de ſon païs, que curieux de ſçavoir des nouvelles du Dieu dont nous luy avions fait parler, il vint luy-meſme pour les ſçavoir ; je luy parlay long-temps pour luy faire entendre qui eſtoit Dieu ; mais parce qu'il vouloit voir le Dieu que je

luy preſchois de ſes propres yeux, il demeura dans ſon aveuglement, & me dit que c'eſtoit luy qui eſtoit Dieu fils du Soleil, jurant qu'il alloit toutes les nuits en eſprit dans le Ciel donner les ordres pour le jour ſuivant, & regler le gouvernement general du monde, telle eſtoit l'inſolence & l'orgueil de ce Barbare.

Un autre nous montra qu'il eſtoit bien plus raiſonnable, car s'eſtant informé de luy pourquoy ſes compagnons s'eſtant retirez dans les montagnes à la venuë de noſtre flotte, luy ſeul avec quelques-uns de ſes parens eſtoit venu au devant de

nous ſans craindre de ſe mettre entre nos mains ; il me répondit qu'il avoit conſideré que des hommes qui avoient une fois monté à mont la Riviere malgré tant d'ennemis, & qui s'en revenoient tout de meſme ſans aucune perte, ne pouvoient eſtre moins que les Seigneurs de cette grande Riviere, qui reviendroient pluſieurs fois pour la ſoûmettre, & la peupler de nouveaux Habitans ; & que cela devant eſtre ainſi il ne vouloit pas vivre toûjours dans la crainte & trembler dans ſa maiſon, mais qu'il aimoit bien mieux venir à eux de bonne heure, & de bon gré recon-

noiſtre pour ſes Maiſtres & pour ſes amis, ceux que les autres ſeroient un jour contraints par force de recevoir & de ſervir. Voila un diſcours de bon preſage, & que Dieu permettra que nous voyons un jour reüſſir.



CHAPITRE XLII.

La veneration qu'ils ont pour leurs Sorciers, & les ceremonies de leurs funerailles.

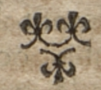
REPRENONS le fil de nostre Histoire, & retournons aux coûtumes de nos Indiens ; c'est une chose à remarquer que l'estime & le respect que toutes ces Nations portent à certains Sorciers qu'ils ont entr'eux ; & ce n'est pas tant pour l'amour qu'ils leur portent, que pour l'apprehension dans

laquelle ils vivent toûjours du mal qu'ils leur peuvent faire : Il y a une maiſon deſtinée pour ces Sorciers, en laquelle ils font l'exercice de leurs ſuperſtitions, & parlent au Demon (ce qui leur eſt une choſe fort ordinaire) dans ce lieu qui ne ſert qu'à cela. Ils tiennent encore avec une eſpece de veneration, comme ſi c'étoit des reliques des Saints, tous les oſſemens de leurs Sorciers qui meurent, & aprés les avoir tous mis enſemble ils les tiennent pendus en l'air dans les meſmes lits de cotton, dans leſquels ces Sorciers couchoient étant en vie : Ce ſont eux qui

qui ſont leurs Maiſtres, leurs Predicateurs, leurs Conſeillers, & leurs Conducteurs; ils accourent à eux dans leurs doutes afin d'en avoir la reſolution, ils y vont meſme dans leurs plus grandes coleres, pour tirer d'eux des herbes venimeuſes pour ſe vanger de leurs ennemis.

Pour les enterremens de leurs morts ils uſent de differentes ceremonies entre eux meſmes, parce que les uns les gardent dans leurs propres maiſons, pour avoir toûjours devant leurs yeux & en toutes occaſions la memoire de la mort preſente; & certainement s'ils le

faiſoient à cette intention, je crois qu'ils tiendroient les reſtes de leurs morts en meilleur ordre ; les autres brûlent les cadavres dans de grandes foſſes, & avec eux tout ce qu'ils ont poſſedé durant leur vie ; mais en un mot tant les uns que les autres celebrent leurs funerailles durant pluſieurs jours dans des pleurs continuelles, qu'ils n'interrompent que pour ſe mettre à boire juſqu'aux derniers excez de l'yvrognerie.



CHAPITRE XLIII.

La disposition du corps, la qualité de l'esprit, & la dexterité de ces Peuples, leurs mœurs & leurs inclinations.

ON peut dire qu'en general tous ces Peuples-là sont bien faits, ils ont un air agreable, & sont d'une couleur bien moins olmastre que ceux du Brezil; ils ont bien de l'esprit, & une merveilleuse adresse

pour toutes les armes de la main ; leur converſation eſt douce & paiſible, & leurs inclinations fort bonnes : Nous le reconnûmes aſſez en tous ceux avec qui nous eûmes quelque cõmerce ; car ils eurent d'abord ſi bonne opiniõ de nous, qu'ils ne firent pas la moindre difficulté de nous confier leurs vies & leurs biens ; ils demeurerent long temps avec nous ſans ſoupçon & ſans défiance, & mangerent & bûrent avec les noſtres ſans jamais témoigner qu'ils apprehendiſſent rien ; ils nous donnerent meſme leurs caſes pour nous loger, & pluſieurs familles

ſe retirerent enſemble dans une ou deux caſes de leurs habitations pour nous laiſſer les autres. Les Indiens que nous avious avec nous leur firent mille inſolences & mille inſultes, ſans qu'il nous fuſt poſſible de les en empeſcher; mais ils les ſouffrirent ſans ſe plaindre, & n'en témoignerent pas meſme aucun reſſentiment. Tout cela joint au peu d'attachement qu'ils témoignent avoir pour leurs Idoles, donnent de grandes eſperances que ſi le bonheur nous arrive de leur preſcher la doctrine de l'Evangile, & la connoiſſan-

ce du vray Dieu du Ciel & de la terre, il ne sera pas difficile d'en faire de bons Chrétiens.





En 1847. Mr de Castelnau a rappor-
-té des bords de l'Amazone une statue
grossière, symbole disait on des femm-
-es guerrières, dont le fleuve avait reçu
son nom. La possibilité qu'une idole
de cette nature ait été trouvée ressort
de la lecture du livre de Christoval
d'Acuña. le jésuite voyageur parle
en effet d'idoles indiennes p. 216. —
toutefois, le mythe en question ne parait
nullement avoir été présent à son esprit
dans le 3me vol. de sa relation, il donne
de nombreux détails sur les Amazones
il n'est nullement question de statues
les représentant.(1)

· Petiti: De Amazonibus dissertatio.
Amsterdam, 1687, 1 vol. in 8.

(1) Mr Porto Alegre a fait connaitre tout au
long, ce qu'il fallait croire de la fameuse
statue.

Il ne faut pas manquer d'indiquer au Reverendissime Marcelino da Civezza l'histoire des frères Dominique de Brito et d'André de Tolède les deux F. Luis — franciscains qui dans les années 1636 et 1637 explorèrent l'Amazone et vinrent surgir au Pará, d'où ils passèrent à S. Luiz de Maranham. — Ce fut à la suite des explications géographiques données par ces cordeliers que Teixeira entreprit ses explorations si hardies et qui furent couronnées de succès.









